

Août 1941
MONTREAL

Relations

À LA CONQUÊTE DU SOL

Ernest ARSENAULT

LE PROBLÈME DES ANORMAUX

Jean-Charles MILLER

LA GLOIRE DU CORPS CHRÉTIEN

Luigi d'APOLLONIA

LA GRÈVE D'ARVIDA

Jacques COUSINEAU

LA SUISSE ET NOUS

René FANDRICH

S O M M A I R E

Éditoriaux : 297

LA VISITE DE SIR GEORGE PAISCH — CAISSES
D'ÉTABLISSEMENT — "GARDEZ VOS TERRES" —
HOMMAGE AU MESSAGER

Articles

À LA CONQUÊTE DU SOL . Ernest ARSENAULT 299

LE PROBLÈME

DES ANORMAUX . . . Jean-Charles MILLER 302

LA MESSE, CENTRE SOCIAL . Alfred BERNIER 304

LA GLOIRE DU

CORPS CHRÉTIEN . . Luigi d'APOLLONIA 306

LES TERMITES ET

LE SENS UNIQUE . . . Frédéric de BÉLINAY 309

Commentaires 310

Famille américaine et moralité publique — École
de formation sociale — La coopération de crédit
au Canada — Le cardinal Gerlier salue l'aube du
renouveau.

Chroniques

LA GRÈVE D'ARVIDA . Jacques COUSINEAU 312

LA SUISSE ET NOUS René FANDRICH 314

LE CINÉMA Jean VALLERAND 317

EN GASPÉSIE COOPÉRATIVE . Émile BOUVIER 318

HORIZON INTERNATIONAL 320

États-Unis — Mexique — Colombie — URSS
Espagne.

Livres récents 323

Le Saint Baptême

Le Sacrement de Confirmation } . Alfred BERNIER

*La Coordination des Forces coopératives dans le
Québec* J.-d'Auteuil RICHARD

Histoire de la Province de Québec . Léon POULIOT

La vraie France Luigi d'APOLLONIA

Les Italiens tels qu'ils sont . Jacques COUSINEAU

NOS COLLABORATEURS

L'abbé Ernest ARSENAULT continue, comme curé de la paroisse Saint-Matthieu de l'Abitibi, la plus fière tradition de nos grands bâtisseurs de paroisses et de chrétienté.— On ne saurait traiter du problème des anormaux dans le Québec sans faire appel à la science et à l'expérience du Dr Jean-Charles MILLER, chef de service de l'Hôpital-École *La Jemmerais* de Québec.— Le P. Alfred BERNIER, S.J., professeur de liturgie au scolasticat de l'Immaculée-Conception, nous donne le second article d'une série sur la « liturgie, fonction sociale ».— Le P. Luigi d'APOLLONIA, S.J., du scolasticat de l'Immaculée-Conception, aborde un problème qui hante notre monde envahi par le matérialisme et montre la place du corps dans l'ordre providentiel.— A ses intéressantes « Notes sur le Tehad » publiées dans le dernier numéro de RELATIONS, le commandant Frédéric de BÉLINAY, S.J., longtemps aumônier militaire en Afrique, ajoute une autre de ses observations.— Le P. Jacques COUSINEAU, qui se trouvait dans la région de Chicoutimi pendant la grève d'Arvida, nous communique le fruit de son enquête et de ses réflexions.— M. René FANDRICH, pendant plusieurs années professeur à l'École supérieure du Plateau et auteur d'un ouvrage remarqué sur l'enseignement primaire, est bien connu dans les milieux éducatifs de la métropole. Sa qualité de Suisse l'autorise à nous parler de sa patrie d'origine.— Notre chroniqueur du cinéma est M. Jean VALLERAND, maintenant bien connu de nos lecteurs.— Le P. Émile BOUVIER, S.J., qui s'intéresse particulièrement au problème coopératif depuis ses études économiques à l'université Harvard, a enquêté personnellement sur les progrès si prometteurs de la coopération en Gaspésie.

RELATIONS

REVUE DU MOIS

Directeur: Jean-d'Auteuil RICHARD

Secrétaire de rédaction: Marie-Joseph d'ANJOU

Rédacteurs: Émile BOUVIER, Jacques COUSINEAU
Alexandre DUGRÉ, Joseph-H. LEDIT.

Administrateur: Albert BELLEMARE

PRIX DE L'ABONNEMENT : \$2.00 par année

A l'étranger: \$2.50. Pour les étudiants: \$1.50

L'abonnement commence en
janvier, avril, juillet et octobre

Publiée par

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

Centre de documentation, d'information et d'action sociale,
sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

Directeur: Joseph-Papin ARCHAMBAULT

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1961, rue Rachel est - Tél.: FR. 1189
MONTRÉAL CANADA

Relations

1ère année, No 8

Ecole Sociale Populaire, Montréal

Août 1941

É D I T O R I A U X

La visite de Sir Georges Paish

LA Russie et l'Empire britannique sont engagés aujourd'hui dans une guerre commune contre l'Allemagne national-socialiste. Nous avons établi notre position dans le dernier numéro de RELATIONS: la Russie, injustement attaquée, peut être légitimement aidée; l'URSS doit réparer le tort commis envers la Pologne (ce qui vient d'être promis); Hitler et ses comparses se couvrent de ridicule quand ils parlent de croisade antibolchévique; il est urgent de veiller à ce que les communistes et leurs amis ne se servent pas de l'occasion présente pour faire de l'agitation subversive.

Ceci posé, il eût été préférable de ne pas devoir revenir sur cette question. Nous sommes en guerre; des discussions irritantes ne peuvent qu'entraver notre effort. C'est ce dont toutes les personnes responsables devraient se rendre compte. Quiconque se sert de la guerre pour pousser ses intérêts personnels, doit être flétri par tous les patriotes comme un sabordeur de l'unité nationale.

Aussi, il nous semble que la visite de sir George Paish a été une erreur. Le discours de l'économiste anglais appelle de graves réserves. Il n'apprécie pas comme il convient l'attitude de la Pologne en 1939. Il ne condamne pas l'attitude communiste des bolchéviques dans les pays qu'ils annexèrent depuis septembre 1939. Il n'a pas tenu compte des informations publiées par le Gouvernement polonais (Polish Information Center, No. 5, *The Soviet Occupation of Poland*). Il est inexact de dire que le communisme russe a été remplacé par un coopératisme populaire. L'opinion que le danger communiste dans le monde a disparu n'est pas soutenable. Le résumé de l'histoire bolchévique, ne résiste pas à une critique même sommaire.

Nous respectons la science économique de sir George Paish; nous doutons de la solidité de son jugement. Il a commis beaucoup de maladresses aux États-Unis. Il n'était pas homme à traiter au Québec des questions aussi délicates et complexes.

L'assemblée devant laquelle parla sir George Paish n'inspire pas confiance. On nous dit (la *Presse*, 23 juillet) que le rouge fut la couleur prédominante, que « toutes les déclarations favorables au système social et économique de la Russie soviétique ont été applaudies avec délire ». On vit les représentants de sociétés « antifascistes » de toute race, couleur, sexe. C'était, à peu près dans tous ses détails, un meeting dans le genre de ceux que les fronts populaires « antifascistes » organisèrent de 1932 à 1939. Cette vieille agitation eut pour aboutissement le pacte Hitler-Staline d'août 1939. Aussi, les éléments patriotes de la province considèrent cette manifestation malheureuse comme une provocation qu'ils ne laisseront pas se répéter. Si nous faisons la guerre, c'est pour la vie même de notre pays et l'écrasement de l'oppression nazie. Ce n'est pas pour qu'une poignée d'agitateurs puissent introduire ici quelque chose qui ressemble à ce dont la Russie a souffert depuis 1917.

Caisses d'établissement

APRÈS dix années d'un chômage sec, il pleut actuellement sur le pays une manne d'argent qui ne tombera pas toujours, mais qui aurait la qualité neuve de se conserver, si l'on essayait. La prospérité-mirage, due aux travaux de guerre et soldée à coups d'emprunts, ne laissera-t-elle donc aucun résidu solide? Les gens de cinquante ans devraient pourtant dire aux jeunes que cela finit raide, et que le gaspil ne peut pas durer.

Ce sont les commerces les plus inutiles qui avalent presque tout: bijouteries, excursions, spectacles, amusements, ameublements chers, boissons fortes ou noires, à répétition. Ça durera ce que ça durera. Après nous le déluge,— ou les secours!

En vue de garantir un peu les jeunes contre les tentations qui s'en donnent, et de leur mettre un peu de plomb dans la tête, et de prévenir le mot découragé de 1930—40: *Je voudrais bien me marier, mais je n'ai pas le sou*, des clairvoyants ont rêvé

d'un truc nouveau, du moins ici, pour canaliser de l'épargne: la *Caisse d'établissement*. Alors que la Caisse populaire est une pompe aspirante et foulante qui permet de retirer les dépôts à souhait, la Caisse d'établissement ne les rendra qu'à la date du mariage ou de l'entrée en religion, ou à quarante ans, ou pour une raison jugée grave par les directeurs. Ainsi l'on protégera les déposants contre eux-mêmes; on restreindra leur liberté de dilapider leur avenir, de jeter leur gourme, et d'accumuler les regrets.

Encore faudra-t-il inventer des remèdes à l'inconstance, en disciplinant les volontés molles, en suppléant à l'absence de caractère par la rigidité d'un organisme accepté. L'on se propose de créer des *clubs d'économie*, dont les membres, une fois convaincus, seraient ensuite dans la bienfaisante obligation de verser tant par semaine ou par quinzaine à leur fonds d'établissement. Des collecteurs nommés feraient la tournée de leurs vingt ou trente associés, le jour de la paie, pour percevoir les deux, dix, vingt ou quarante piastres qui prépareront le joli capital de 1000, 2000, 5000 ou 10000 piastres au marié de vingt-cinq ans.

Voilà qui assagirait bien des têtes légères, qui hurlent contre les Juifs, mais qui se gardent bien d'imiter leurs qualités de tempérance, d'économie, de prévoyance raisonnée. Déjà l'épargne de guerre, l'assurance-chômage et les polices d'assurance obligent à certaines restrictions, pas assez. La proportion de gaspillage est fantastique, surtout chez un peuple de gagne-peu qui se lamente de ne pas savoir la langue des riches: c'est la recette de la richesse qu'on ne veut pas savoir. On l'apprendra. On la pratiquera. Elle se résume à trois mots: Compétence, Travail, Économie. L'argent gardé vaut mieux que l'argent gagné.

“Gardez vos terres”

DANS un communiqué récent à la presse, M. Adélar Godbout, premier ministre de la province, exhortait les cultivateurs à résister aux offres fréquentes qui leur étaient faites de vendre leurs terres: «... ne vous laissez pas leurrer par l'attrait d'un petit capital, car l'argent ne dure pas, mais la terre demeure». L'intervention publique du chef du gouvernement dans une matière qui, à première vue, pourrait paraître d'ordre privé, confirme l'existence d'un mouvement qui se développe d'une façon inquiétante depuis le début de la guerre. De gros hommes d'affaires d'ici et d'outre-mer, jusqu'à ce jour infiniment plus intéressés au jeu des valeurs en bourse qu'au lent travail productif du sol, se demandent ce que vaudront demain leurs titres et leur argent et se tournent vers ce qui leur apparaît comme la valeur la plus sûre: la terre.

Ce mouvement s'il allait augmenter mènerait à la catastrophe. Ce serait une véritable révolution de notre économie paysanne, non pas au profit de sa valeur sociale et humaine par la protection de la petite propriété terrienne, gage d'indépendance et de liberté, mais au contraire vers la déchéance définitive par la prolétarianisation du dernier secteur national qui eut encore résisté à l'action dissolvante du capitalisme libéral. Que nos groupements professionnels agricoles organisent la défense des cultivateurs contre les pressions du dehors et contre leur propre faiblesse. Que nos paysans, devant l'attraction irrésistible d'un chèque, se souviennent toujours que «l'argent ne dure pas, mais que la terre demeure», quoiqu'il arrive.

Hommage au Messenger

QUAND, dans une famille, arrive la fête de l'aïeul, il est d'usage que le plus jeune soit député pour lui adresser les vœux de la parenté assemblée. C'est pourquoi RELATIONS vient présenter son bouquet au *Messenger du Sacré-Cœur* à l'occasion de son cinquantenaire. RELATIONS entre dans son huitième mois. S'il sait parler, il doit se cramponner encore, pour marcher, à son vénérable ancêtre. En style biblique l'on dirait: Le *Messenger* engendra l'École Sociale Populaire et ses innombrables publications; l'E. S. P. engendra l'*Ordre nouveau*; l'*Ordre nouveau* engendra RELATIONS. Et à côté de ces périodiques de l'École Sociale Populaire, il y en a tant d'autres: l'*Action paroissiale*, l'*Œuvre des tracts*, *Vouloir*, le *Bulletin des Liges*, le *Bulletin de la Ligue missionnaire*, sans parler de multiples collections... Et ne croyez pas que le *Messenger* soit relégué au coin du feu. Il poursuit sa besogne avec une telle énergie, et il inspire une telle révérence que tous ses descendants poursuivent leur activité en commun sous le toit patriarcal, travaillant sous la bienveillante autorité du père Antonio Poulin, directeur du *Messenger*.

Il y a là quelque chose qui mérite d'être relevé, car c'est, croyons-nous, une manifestation inattendue d'un des plus beaux aspects de notre vie canadienne. Ailleurs, les Jésuites fondèrent leurs revues plus ou moins indépendamment les unes des autres; les *Messagers du Sacré-Cœur* — il y en a plus de soixante-dix à travers le monde — poursuivent dans la solitude leur œuvre bienfaisante.

Chez-nous, les revues vivent et se développent côte à côte dans la maison hospitalière du *Messenger* patriarcal qui leur a tracé la voie à toutes. Est-ce là un symbole de notre peuple, chez qui toutes les valeurs littéraires, historiques, sociales, jaillissent de l'inépuisable fonds religieux? Nous voudrions le croire et notre espoir est que RELATIONS gardera toute sa vie les leçons apprises du vénérable jubilaire.

À LA CONQUÊTE DU SOL

Ernest ARSENAULT, prêtre

IL y a une dizaine d'années, lors d'un banquet qui réunissait des représentants de différentes classes de la société, un curé de campagne risquait ceci: « 50% des jeunes gens qui traînent les chemins, qui voyagent sur les wagons lourds, attendent aux cantines, croupissent dans nos prisons, sont des orphelins sortis de nos hospices à l'âge de douze ans; et nos communautés enseignantes, pour soutenir leurs collèves commerciaux à la campagne, vont faire du recrutement aux États-Unis! Quand donc comprendrons-nous qu'il faut ramener à la terre les orphelins qui en sont sortis et qu'il faut enseigner à chaque classe de la société la science dont elle a besoin pour atteindre sa fin? Convertissons nos collèves commerciaux en écoles d'agriculture et en orphelinats agricoles. Et hâtons-nous, nous sommes cinquante ans en retard. »

Dans ce temps-là, on ne parlait pas de Cinquième Colonne. On se contenta de dénoncer ce curé à l'évêque comme un novateur dangereux et l'un de ses confrères lui conseilla de se faire examiner par un bon médecin.

Rien n'empêche que deux mois après, quelque part dans la Province un collège commercial était converti en orphelinat agricole. Trois prêtres séculiers en prenaient la direction. Ils commencèrent tout de suite, sans se demander qui allait payer, sans demander ni plan ni programme à tous les sociologues, sans savoir si la maison répondait bien aux besoins de l'hygiène, sans discuter sur le costume que les élèves devront porter ni le prix qu'ils devront payer.

Pour entreprendre une œuvre de Dieu, peu importe le pourcentage de connaissances, de sagesse et de santé, pourvu qu'on soit assuré du 50% de folie que demandait Albert de Mun.

Et, les orphelins arrivèrent.

Les uns venaient des hospices, d'autres étaient recommandés par la police, d'autres venaient d'eux-mêmes.

— Est-ce ici l'Orphelinat Agricole?

— Oui mon garçon.

— Eh bien, c'est ici que je viens.

— Qui es-tu?

— Je suis un petit gars.

— D'où viens-tu?

— Je viens de la station.

— As-tu une valise?

— Non, je n'ai rien.

— Entre et viens dîner.

Presque tous, cependant, avaient leur paquet de Zig Zag; ils connaissaient Joe Louis et Victor,

chantaient *la Madelon*, commençaient à parler des salaires raisonnables, mais ne savaient rien faire.

Et, il fallait en faire des colons d'abord et des cultivateurs ensuite. La chose paraissait très difficile; elle ne l'était pas tant que ça.

Pour amener un enfant à aimer et embrasser telle ou telle profession, il faut que l'éducateur remplisse deux conditions indispensables: le mettre dans un milieu favorable et ne pas nuire à la Providence.

Le milieu ne pouvait être plus favorable.

La Providence se chargea de réparer les dégâts des directeurs de l'Œuvre.

Pour leur apprendre à défricher, nous leur avons donné des arbres, des souches et des roches. Pour leur apprendre à labourer: des charrues et des chevaux; à semer: . . . herses et semoirs; à faire les foins: . . . faucheuses, râteliers, fourches; à moissonner: . . . lieuse; à battre le grain: . . . batteuse et engin.

Pour en faire des éleveurs: . . . des animaux à élever et à contrôler; des coopérateurs: . . . des biens à administrer en commun; des économes: . . . de l'argent, une caisse d'épargne et de temps en temps l'occasion de gaspiller; des débrouillards: . . . le scoutisme avec tout ce qu'il exige; des énergiques: . . . des sacrifices à faire.

Pour leur apprendre à être propres: . . . de l'eau et du savon, du linge et des planchers à nettoyer, des punaises à tuer. Pour connaître leurs bonnes aptitudes ou leurs mauvais penchants: . . . la liberté.

Les orphelins aimaient l'œuvre qui les protégeait.

Le petit gars de quinze ans aime mieux marcher, avec une paire de bottes sur les têtes de clous qu'avec des souliers fins, sur un plancher huilé. Il aime mieux, le collet découvert et les manches retroussées, manger la viande qu'il a abattue, le pain qu'il a fait, les œufs de ses poules et boire le lait de ses vaches, que de manger, avec son costume, une beurrée et du gruau. Il aime mieux s'en aller en classe en sifflant, apportant avec lui un échantillon de terre, une bûche de bois, une gerbe de blé, une patate, une poule ou même un veau portant sa couche, que de prendre son rang en silence, les bras croisés. Il trouve plus commode et moins gênant d'aller en arrière de la *Grise* que de demander la clé.

Quand les premiers arrivés connurent assez leur religion pour l'aimer et la défendre, quand ils surent écrire correctement, tenir une comptabilité, bûcher, cultiver la terre, soigner un troupeau, faire la cuisine, il fallut penser à les établir. Ils ne

pouvaient regarder ailleurs que vers les terres neuves. Tout augurait bien: nous étions au lendemain du grand congrès de colonisation qui s'était clôturé, au Château Frontenac, par un banquet monstre.

Comme nous étions naïfs, dans ce temps-là!

Il y avait, à quelque quarante milles de l'Orphelinat agricole de belles réserves, mais messieurs les députés gardaient cela, en cas de besoin.

Il fallut partir pour l'Abitibi.

C'était une grosse affaire; mais quand on commence, il faut finir. Un prêtre de l'institution alla visiter la région et choisir l'endroit de la future colonie.

Maintenant, les gars, préparons le bagage. Il faut de la lingerie pour un an, des vivres pour deux mois, des animaux à traction, des vaches, des poules, etc.

L'œuvre n'était pas riche, mais elle ouvrit tout grand son cœur et le 25 mai, elle redonnait au monde ses aînés, avec ce qu'il leur fallait pour commencer.

On pourrait raconter ici des faits, les plus beaux de notre histoire; mais ceux qui ont ouvert notre pays n'ont pas fait de bruit; ceux qui l'agrandissent font de même.

La première année, on vécut en commun; la seconde, on se sépara par groupe de quatre. Cette année, huit maisons et trois granges sont construites; quarante-cinq à cinquante acres sont défrichés. Il y a dans la Colonie: six chevaux, six vaches, quatre génisses, des porcs et des poules, quelques voitures et instruments aratoires, un moulin à scie, un moulin à bardeaux, avec engin de trente forces, scie ronde avec engin de quatre forces, un feu de forge, un moulin à cordonnerie, outils et instruments nécessaires pour travailler la terre et le bois. Ceci est la propriété de dix-huit jeunes gens orphelins.

Ont-ils tout acheté cela, avec les revenus de leurs terres? Non, en Abitibi, ne nous faisons pas illusion, ce n'est pas avant dix ans qu'une terre peut faire vivre convenablement un bon colon.

Voici le secret: la Providence qui bénit les jeunes gens courageux a trouvé, à la colonie, une marraine.

La paroisse de Notre-Dame de Lévis, à la suite de son incomparable curé, s'est mise derrière elle. Des relations étroites furent et sont encore entretenues entre la filleule et la marraine par l'entremise du *Phare*, bulletin paroissial de Notre-Dame de Lévis, qui veut bien, une fois par mois, donner l'hospitalité au curé de Saint-Matthieu, où sont établis les jeunes colons.

Tous les ans, une quête est faite dans l'église Notre-Dame et tous les ans, le curé de Saint-Matthieu revient de Lévis, avec un char de bagage, quelquefois deux, et quatre ou cinq cents piastres dans ses poches.

Mais, me direz-vous, voilà un magnifique plan de colonisation.

Oui, et ce qui est plus magnifique encore, c'est que le curé qui en est l'auteur n'a pas fait de banquet.

Le superflu du riche est le nécessaire du pauvre; il faut qu'il lui soit remis directement.

C'est ainsi que nos orphelins-colons ont ce qu'il faut pour vivre comme du monde et progresser.

C'est ainsi que les familles de colons de Saint-Matthieu ont pu remplacer bien des lits criards, des poêles qui brûlent sans chauffer ni cuire, des biers à barreaux cassés, les bûches par des chaises. C'est ainsi que des familles entières ont eu de quoi se vêtir convenablement, que les colons se voient aujourd'hui avec une voiture pour venir à la messe. C'est ainsi que nos bons colons, le fond tout terreux et en pied de bas, se bercent le soir dans des chaises d'évêque et de juge: l'un d'eux prétend avoir le fauteuil de l'ancien gouverneur général du Canada. C'est ainsi que le curé de Saint-Matthieu se promène l'hiver avec le *cutter* qui fut, un jour, la possession du premier surintendant du C.N.R. (Ce monsieur pouvait avoir un castor plus brillant, mais il n'était pas mieux « gréé » de chevaux.) C'est ainsi que nos poules pondent dans les hauts-deforme de nos anciens députés, cloués aux murs, et que les chapeaux des *Ladies* d'autrefois servent d'éleveuses à poussins. *Vanitas vanitatum*.

En outre des secours substantiels venus de Lévis, les orphelins-colons furent aidés par la Société de Colonisation de Québec et furent favorisés de la paternelle attention de son si dévoué président. De plus, le département de la Colonisation favorisa particulièrement la petite colonie et les employés du ministère surent adapter la politique du Gouvernement aux conditions de ces jeunes colons.

Mais, en tout cela, où sont les plus méritants?

Les directeurs de l'Orphelinat agricole? La paroisse de Notre-Dame de Lévis? La Société de Colonisation? Le ministère de la Colonisation?

Ce sont les orphelins-colons, eux-mêmes. Eux seuls ont droit de dire: « C'est notre œuvre ». Car eux seuls savent ce qu'elle a coûté de courage, de persévérance, de patience, d'abnégation, de travail, de souffrances.

Mais dira-t-on: Ces orphelins sont encore bien chanceux!

Si on compare la vie qu'ils mènent à celle des jeunes gens de leur condition — orphelins sans ressources ni protection — il faut admettre que la leur est la moins triste. Mais si on compare leur vie à celle d'un grand nombre de jeunes gens d'aujourd'hui qui vivent encore avec leurs parents, qui gagnent de gros salaires sans trop se fatiguer, qui ne se privent de rien, qui font même du gaspillage, il faut avouer que la leur est pénible.

Pénible! . . . Comment?

Pour un jeune homme de vingt ans . . . pendant l'hiver bûcher dix heures par jour, dans les embarras de toutes sortes, dans la neige jusqu'à la ceinture; rouler ses « billots » à force de bras sur le bord du chemin; et constater le soir venu qu'il a gagné à peu près \$1.50. Argent qu'il ne touchera que quand son bois sera charroyé, scié, cagé, vendu et livré à l'acheteur; ce qui veut dire: dans six mois.

Pendant l'été . . . arracher des souches, les tasser, les faire brûler, bouleverser et fossoyer la terre, sous un soleil brûlant, dans la boue jusqu'aux genoux, constamment ennuyé par les moustiques, et, le soir venu, trempé jusqu'aux os et de sueurs et de boue et . . . de sang, regardant son morceau de terre qui fume encore, et être forcé de se dire: « Si, au moins, c'était payant de cultiver la terre ».

Puis . . . le dimanche: rencontrer d'autres jeunes gens (qui ne le valent pas comme citoyen) vêtus richement, accrochés au bras des plus belles filles; les voir manger du chocolat, fumer la cigarette, boire des liqueurs douces; les voir même « chauffer leur char ».

Et lui, le jeune colon de vingt ans, parce qu'il a honte de son teint cuivré, de son habit de « seconde main », de ses chaussures de guignolée, de sa pipe à bouquin cassé, se hâter d'atteler sur sa *wagine* pour s'enfuir dans son camp avant de faire rire de lui: est-ce pénible oui ou non ?

Pour des jeunes gens de vingt ans . . . vivre en famille, quand il n'y a ni père ni mère, cela demande beaucoup d'abnégation et d'oubli de soi-même.

Trois cent soixante-cinq jours par année, manger à une table autour de laquelle il n'y a ni mère ni sœur ni épouse, ça devient fade.

Apporter dans le bois un « lunch » qu'on s'est préparé soi-même, ça n'a pas de goût.

Revenir le soir trempés jusqu'à la ceinture et voir à ce que tout soit séché pour le lendemain; après le souper quand on tombe de fatigue, prendre l'aiguille et repriser bas et mitaines, coudre des boutons; quand on est malade ou blessé, n'avoir ni cœur tendre ni mains délicates pour nous soigner et panser nos plaies; quand on est accablé par le sommeil, n'avoir personne pour nous dire: « Fais ta prière », pour prier avec nous; personne pour nous dire le samedi soir: « Demain, c'est dimanche, c'est telle fête, il faut aller communier ».

Tout cela se supporte peut-être par un célibataire de 40 ans, mais pour un jeune homme de 20 ans, c'est pénible.

Mais, dira-t-on: « Que ces jeunes gens se marient, au plus vite »!

Sait-on que . . . en Abitibi:

Quatre-vingt-dix pour cent des jeunes filles travaillent en ville, et elles y seraient 100% si toutes avaient la santé nécessaire. Pourquoi? Parce qu'en Abitibi, plus qu'ailleurs encore ce n'est pas payant de cultiver la terre.

Sait-on qu'en Abitibi les médecins chargent aux parents \$25.00 chaque fois qu'un enfant naît; en plus ils doivent payer le transport du médecin de la ville à la colonie. De sorte que le jeune homme qui fonde un foyer doit se dire: Il me faudra payer au moins \$40.00 chaque fois qu'un enfant naîtra; si tout va bien.

On a vu des colons en Abitibi qui, pendant qu'ils agrandissaient notre patrie et renforçaient notre race, ont dû payer \$600.00 pour mettre leur quinze enfants au monde. Enfants que la patrie leur redemande aujourd'hui gratuitement.

Est-ce à dire que nous ne devons plus songer à établir nos orphelins et que nous devons fermer nos orphelinats agricoles? Non, ne fermons pas . . . ouvrons plutôt.

Ouvrons dans nos régions de colonisation des écoles ménagères pour nos orphelines qui sortent des hospices des sœurs à l'âge de 16 ou 18 ans pour tomber dans la vie énervante des villes et souvent se jeter dans les bras du plus haut enchérisseur, quel qu'il soit.

Ouvrons des dispensaires dirigés par une garde-malade dans toutes nos colonies.

Ouvrons des marchés aux cultivateurs de l'Abitibi.

Ouvrons des terres, à la moderne.

Ouvrons nos esprits, pour comprendre que la colonisation n'est pas seulement une œuvre d'acôté et que les colons ont raison d'exiger plus que les restes des autres.

Ouvrons tout grands nos cœurs et nos bourses pour aider les orphelinats agricoles à grandir et à prospérer, pour que ces maisons paternelles des orphelins soient généreuses envers les enfants qui les quittent pour se mettre à leur compte.

SIGNES DES TEMPS

POUR CHACUN, ÊTRE CHRÉTIEN

Now, it is not possible for all men to be saints, or thinkers, or social leaders, but all can try to live as Christians and to think as Christians. From what I have said in the earlier part of this book, it seems as though the future of religion would depend far more than in the past on the thought and initiative of the ordinary man. In Russia today all the external organization and activities of religion have been destroyed; in Germany

some of the most prominent leaders of Catholic Action have been shot, and in England it is very possible that the future will bring compulsory secular education and a growing pressure of State-secularism in every department of life. The only thing that can stand against such forces is the spiritual vitality of the Christian community. If every Christian has an intellectual grasp of Christian principles and a living interest in his religion it will be impossible to suppress Christianity even in a Communist State.

Christopher DAWSON (Religion and the Modern State)

LE PROBLÈME DES ANORMAUX

J.-C. MILLER

DANS les milieux les plus divers de la province, on commence pour de bon à réclamer l'organisation de la prophylaxie mentale en faveur des enfants surtout, et aussi pour les adultes nombreux qu'un état douteux rend déjà un peu suspects ou même met en marge de la vie sociale.

Les parents sont les plus directement intéressés. Si leurs enfants sont bien doués et parfaitement sains, ils ne veulent plus que ces derniers soient indéfiniment retardés ou énervés par des écoliers malades ou anormaux. D'autre part, les parents qui ont charge d'enfants nerveux ou retardataires exigent que ces derniers aient au moins l'avantage de s'instruire et d'être traités pendant qu'il en est temps. D'autres familles affligées ou menacées de cas d'aliénation mentale aimeraient bien pouvoir éviter ou au moins retarder l'internement de leurs malades. Les municipalités partagent assurément ce désir légitime.

De leur côté, les éducateurs sérieux réclament avec insistance une meilleure sélection des enfants en milieu scolaire. Religieux, ministres du culte et même des personnalités du haut clergé et de la magistrature aperçoivent bien des misères individuelles ou sociales, auxquelles il s'avère impossible de porter remède sans parer d'abord à certains éléments morbides d'ordre intellectuel ou moral. Les sociétés de bienfaisance et de charité, les organismes nombreux et divers d'assistance sont souvent aux prises avec des cas, dont les premières causes ne sont guère d'ordre physique ou matériel. Nos hommes publics dépensent chaque année plusieurs millions pour l'entretien des aliénés, des jeunes délinquants et des criminels; ils se rendent cependant compte qu'ils ne satisfont qu'à une partie de ces problèmes sociaux, et qu'en dépit de formidables déboursés ils ne peuvent espérer aucune amélioration notable.

Les gardes-malades visiteuses, les médecins et surtout les spécialistes en maladies nerveuses et mentales attendent avec anxiété l'établissement d'une organisation de *prophylaxie sociale* qui viendrait collaborer avec l'œuvre hospitalière. Ajoutons même que tous les citoyens éclairés, payeurs de taxes et doués d'esprit civique, aimeraient pouvoir porter secours à tous ceux qui en ont besoin, à temps et dans les limites d'un budget raisonnable.

L'opinion est donc en train de se former ici comme ailleurs. Quoique bien en retard, nous pouvons déterminer un programme qui en peu d'années répondrait à tous nos besoins. Il y aurait avantage, pour plusieurs raisons, à nous occuper d'abord des

enfants, puis à étendre graduellement notre attention aux adultes. On sait en effet qu'environ 10% des enfants sont porteurs d'infirmités ou de déséquilibres psychigènes. Par ailleurs, pour chaque aliéné interné, on compte environ dix individus anormaux ou malades plus légers vivant en liberté. D'après les dernières statistiques fédérales (1939), nous en aurions environ 125,000 dans la province de Québec, et près de 500,000 dans le Dominion. Négligée dans son état actuel, cette multitude, à un moment quelconque de la vie, contribuera très fortement à augmenter la folie, la criminalité ainsi que toutes les autres plaies sociales comme le vagabondage, le paupérisme, la délinquance, la prostitution, la désertion du foyer, etc.

Il semblerait souhaitable que toute action d'envie soit prise sur un plan provincial. Ainsi on obtiendrait une procédure et une législation uniformes et l'on pourrait desservir à la fois les milieux urbains et ruraux. Certains centres, la ville de Montréal en particulier, ont déjà réalisé beaucoup dans le domaine de l'hygiène mentale; il s'agirait d'en étendre et d'en multiplier les services, puis d'établir entre eux la cohésion, gage d'un meilleur rendement.

Il faudrait d'une part traiter « extra-muros » le plus grand nombre de prédisposés, et d'autre part diminuer le nombre et la durée des internements. Il est logique de commencer ce travail auprès des enfants, disions-nous; cette méthode n'empêcherait pas de repérer en cours de route de nombreux jeunes gens et adultes qui bénéficieraient des mêmes attentions. Il faut d'abord les découvrir: c'est le *dépistage systématique*, à pratiquer d'abord dans tous les milieux d'enfants, avec le concours des parents et du personnel enseignant ou préposé au soin des orphelins, des infirmes, des délinquants, etc. En second lieu, il faut assurer aux anormaux déclarés les soins médicaux nécessaires et l'éducation spéciale que requiert leur état nerveux ou mental. Pour les cas les plus légers et les plus nombreux, l'éducation se ferait en « classe auxiliaire », dans le milieu même (école primaire, orphelinat, école d'industrie, etc.) Les traitements médicaux seraient donnés soit sur place, soit, pour les centres importants, dans un *dispensaire d'hygiène mentale* attaché à un hôpital général.

Les cas plus sérieux seraient dirigés vers des *instituts médico-pédagogiques*, où ils recevraient en pensionnat les mêmes attentions, tant médicales que pédagogiques et professionnelles. En troisième lieu, les seuls à être envoyés aux hospices et aux

asiles seraient les infirmes et les malades dont l'internement aurait été jugé « médicalement » nécessaire.

De cette façon des milliers d'enfants déficients ou déséquilibrés seraient mis, en temps voulu, à un régime capable d'empêcher l'évolution de la maladie et souvent de les en guérir définitivement. Rappelons par ailleurs que les écoles, les pensionnats et les familles seraient soulagés de bien des ennuis.

Parrallèlement à cette sélection de l'enfance, on pourrait constituer un *service social psychiatrique*. Cet organisme aurait pour objet la surveillance, la protection, l'orientation professionnelle et sociale des anormaux qui ont dépassé l'âge scolaire; il pourrait de même aider les malades libérés et désemparés à leur sortie des hôpitaux en leur assurant la même aide.

Le personnel de ce même service serait qualifié pour propager l'hygiène mentale au sein de notre population urbaine et rurale, pour faire l'éducation des parents, des éducateurs et de tous ceux qui, d'une façon ou de l'autre, ont affaire à l'enfance, aux malades, aux œuvres d'assistance et de charité.

L'établissement d'un service semblable couvrant toute la province peut paraître un projet considérable et fort coûteux. Toutefois, si l'on tient compte des organismes déjà existants qui peuvent être mis à contribution, et des économies qu'il est permis d'en attendre en fait de pensions de malades et de constructions d'hôpitaux, le projet nous semble non seulement abordable, mais urgent, dans l'intérêt des enfants, des malades, et du trésor public.

Il nous faudrait d'abord une *législation spéciale* qui, sans porter préjudice aux personnes assistées ou à leur famille, assurerait l'autorité nécessaire à la protection et au contrôle de ces malades à responsabilité diminuée. Cette loi devrait prévoir la création d'un *département autonome d'assistance sociale*, relevant du ministère de la Santé et du Bien-être. Ce département aurait son siège au Parlement avec bureau également à Montréal, et serait mis au service de l'Instruction publique (pour les écoles), de l'Assistance publique (pour les orphelinats, les crèches, les hôpitaux, les maternités, etc.), des maisons d'aliénés (pour les asiles, les hospices), du Procureur général (pour les cours juvéniles, les écoles de réforme, etc.). Les sociétés de bienfaisance, d'assistance sociale, de placement familial et autres, pourraient aussi y référer leurs cas et profiter de ses services pour l'examen, le traitement et l'orientation des malades. Le personnel bilingue de ce département devrait comprendre, pour débiter, un médecin-psychiatre, un spécialiste en enseignement spécial, deux infirmières psychologues, deux assistantes sociales. Le personnel pourrait en être augmenté selon les services rendus et les économies réalisées.

Le travail de ce bureau se ferait en collaboration avec les services de santé dans les milieux urbains, avec les unités sanitaires dans les milieux ruraux. Il y aurait aussi des liaisons à établir avec les administrations d'hôpitaux, les cours de justice, les divers organismes privés d'assistance sociale, etc., toujours dans le but de fournir aussitôt que possible l'assistance psychiatrique extra-hospitalière, ou de hâter la réadaptation sociale des pensionnaires de l'État.

L'établissement de classes auxiliaires est simple et n'exige pas de déboursés importants. La création de dispensaires d'hygiène mentale n'est pas plus compliquée. Nous ne nous y arrêtons pas.

Mais il nous faudrait deux *instituts médico-pédagogiques*, c'est-à-dire des établissements pour recevoir les enfants nerveux et sous-doués, auxquels la classe auxiliaire ne suffit plus, soit à cause de la gravité de leurs infirmités, soit en raison de conditions familiales défavorables.

Nous avons déjà l'école La Jemmerais à Québec et l'école Tavernier à Montréal. Si incomplètes et imparfaites que soient ces institutions, elles n'en ont pas moins déjà rendu de très notables services. Il suffirait de les compléter par les modifications et additions nécessaires. On pourrait peut-être en profiter pour déterminer un projet d'ensemble de *centres d'assistance à l'enfance malheureuse*, qui, sans coûter plus cher, donneraient un meilleur rendement et soulageraient les services pour adultes.

Enfin, il faut prévoir la formation d'un personnel d'infirmières, d'assistantes sociales et de maîtres spécialisés. Nous avons déjà un noyau substantiel qui permettrait de débiter. L'enseignement plus poussé de la neuro-psychiatrie infantile dans nos universités, des stages dans nos instituts médico-pédagogiques nous donneraient, ici même au pays et en peu d'années, les spécialistes nécessaires. On pourrait alors secourir à peu de frais des milliers d'individus de tout âge, actuellement abandonnés à leur sort, qui s'acheminent trop souvent vers des déchéances désastreuses pour eux-mêmes et coûteuses pour la collectivité.

Ce projet à l'état d'ébauche, nous le communiquons à la demande de nombreuses personnes de conditions et de milieux bien différents. Chacune, dans son domaine, ressent depuis longtemps le besoin de combler la même lacune: celle de mieux évaluer l'état d'esprit des individus assistés, jeunes et adultes, de toutes langues et religions.

En conclusion, disons que les dépenses nécessaires représenteraient une fraction minime des sommes que nous sommes déjà forcés de fournir. Et nous réaliserions alors un système de prophylaxie efficace, s'étendant à tous les coins de la province, au service de toutes les sociétés, écoles et institutions, à qui échoient si souvent des problèmes sociaux d'ordre psychologique jusqu'ici insolubles.

LA MESSE, CENTRE SOCIAL

Alfred BERNIER, S.J.

*Nous sommes des fidèles.
Bien exacts à la messe.
Soucieux de la suivre comme il convient.
Car elle est le centre de notre foi.
La nourriture de notre âme.
Et l'offrande de notre vie.
Nous le savons.
Nous y croyons.
Mais nous ne la comprenons pas.*

AINSI fait parler un groupe de personnages, dans son admirable *Mystère de la Messe*, le poète chrétien, Henri Ghéon.

Nous ne comprenons pas la Messe. Nous n'en saisissons pas la liturgie. Centre de notre foi, la Messe l'est aussi de notre liturgie. Il n'y aurait pas eu de liturgie s'il n'y avait eu une première messe. La liturgie prend son origine à la Cène. Comme la liturgie est de sa nature une fonction essentiellement sociale, une vie commune où des intérêts communs sont en jeu, où des moyens communs doivent concourir à une fin commune, ainsi la messe est le centre commun, le centre social où tous les baptisés se rejoignent et se retrouvent dans le Christ.

Essayons de dégager les fondements théologiques et certains aspects liturgiques de la Messe afin de mettre davantage en relief son rôle dans notre vie sociale.

Depuis le jour où le premier homme s'était fermé le ciel, pour lui et pour toute sa descendance, il fallait qu'une victime réparât l'outrage infini fait à Dieu par le péché originel. Outrage infini, non pas en raison du péché de l'homme, incapable d'un acte infini, mais en raison de la majesté infinie de Dieu qui avait été offensée. Dans l'hypothèse vraie qu'il fallait une réparation équivalente à la grandeur de l'offense, seul un Dieu pouvait réaliser l'expiation convenable et digne. La seconde personne de la Sainte Trinité s'offre en sacrifice, se fait homme comme nous, tout en restant consubstantiellement uni à la divinité. C'est l'Incarnation du Verbe.

Or, cet Homme-Dieu, le soir qui précéda sa mort, prit du pain et du vin qu'il offrit à Dieu le Père, comme matière visible de son oblation. Ce pain et ce vin, Il les change par un miracle ineffable, inouï, unique, en son corps et en son sang, pendant qu'Il prononce les paroles sacramentelles: « Ceci est mon Corps » . . . « Ceci est mon Sang » . . .

A ses apôtres qui sont là présents et à tous leurs successeurs, à ces hommes qu'Il unit à son sacrifice, Il commande de répéter ce qu'Il a fait, en mémoire de Lui, et cela jusqu'à la consommation des siècles, jusqu'à ce qu'Il revienne juger les vivants et les morts.

Le sacrifice de la Cène, cette séparation préfigurative du Corps et du Sang de Notre-Seigneur, est une immolation mystique qui se retrouvera réelle au Golgotha. Vrai sacrifice, car il y a l'offrande rituelle d'une vraie victime qui sera immolée tantôt sur le Calvaire. A la Cène, le Christ s'offre réellement, en qualité de prêtre et de victime, à l'immolation de la Croix. La Cène, voilà l'immolation mystique et non sanglante; la Croix, l'immolation physique et sanglante. Deux rites d'une même action: l'offrande à la Cène, la mort sur la Croix. C'est par là que le Christ consomme son sacrifice.

S'il n'y a qu'un seul sacrifice sanglant, qu'un seul prêtre, qu'une seule victime, le sacrifice reste pourtant encore possible, puisque l'offrande de la victime sacrifiée reste possible. Non pas seulement possible ce sacrifice: de par la volonté expresse de la victime elle-même, il doit être offert à nouveau: « Faites ceci (que vous m'avez vu faire) en souvenir de moi » . . . Cet état de victime, le Christ le garde pendant toute l'éternité — l'éternité est essentiellement un présent pour Dieu — et Notre-Seigneur demeure toujours aux yeux du Père qui l'a acceptée la victime incorruptible, victorieuse du péché, qui ne cesse d'interpeler pour les hommes.

A la Messe, qui est le sacrifice renouvelé en mémoire du Christ, Notre-Seigneur s'offre lui-même, mais par le ministère de ses prêtres. Par cette immolation mystique et sacramentelle de l'Eucharistie, le Christ-Victime est offert à Dieu pour le salut du monde.

Les successeurs des apôtres ont été fidèles à l'injonction du Maître. Trois cent cinquante mille fois toutes les vingt-quatre heures, plus de quatre fois à chaque seconde, Jésus-Hostie est élevé sur un autel dans l'un des innombrables points du monde.

Parce qu'il y a eu faute, il y a Messe. Parce que Adam était le chef naturel et juridique de toute l'espèce humaine, toute l'humanité a été atteinte et blessée par la faute du premier homme. Faute collective en quelque sorte. La rançon de la faute doit être aussi collective. Voilà pourquoi le Christ a voulu s'incorporer l'Église pour la faire participer à l'œuvre de la Rédemption. Comme tout culte liturgique, la Messe dérive du sacerdoce du Christ. Le peuple chrétien, qui est un « sacerdoce royal » selon l'apôtre Pierre, participe comme tel au sacerdoce du Christ. La Messe sera, par définition, une œuvre collective. L'œuvre de toute la communauté.

Quand le prêtre monte à l'autel, il n'y monte pas seul. Le Christ est là, comme prêtre principal et premier prêtre du sacrifice. Il y opère invisiblement. L'homme qui est revêtu de la dignité spéciale du sacerdoce, le prêtre, délégué, député, plénipotentiaire, ambassadeur du Christ, le prêtre extérieur et visible opère d'une façon efficace, en prêtant au sacrificateur du Calvaire, qui est là voilé et caché,

ses mains, ses yeux, sa langue. Les assistants, ces prêtres d'un troisième ordre, prêtres sans caractère sacerdotal, sont là qui opèrent moralement.

Tout le peuple chrétien est là, cooffrant avec le Prêtre éternel.

Quand le prêtre monte à l'autel, c'est toute l'Église qui y monte avec lui. Si le rôle de l'Église, prêtre avec le Christ et en Lui, doit être essentiellement actif, l'immolation mystique du Christ reste l'œuvre du prêtre visible et s'opère au nom de l'Église. Mandataire de cette société, le prêtre second agit au nom de l'Église et accomplit un sacrifice qui est un acte public et social de religion.

Ministre du Christ, le prêtre l'est aussi de l'Église quand il réitère l'oblation du Christ au nom de la communauté chrétienne. Le prêtre ne dit pas *j'offre, je supplie*, mais il se sert de la forme plurielle, parce que *eux et lui* sont là avec le Christ. Ils offrent et supplient ensemble. « Sur l'autel, l'Église forme avec le Christ un seul corps, un seul sacrement ».

Les fidèles qui ont le droit de compter sur l'offrande de la sainte victime, ont aussi le devoir de s'y unir d'une façon active et personnelle.

Péché d'origine collectif. Mémorial de la rédemption collective. Offrande collective.

Parmi les termes les plus anciens qui désignaient la Messe, il en est un qui marque davantage combien les fidèles n'étaient pas que de froids spectateurs du drame divin, mais qu'ils en étaient les acteurs vivants: la *communio*, l'action en commun, la commune union du Christ, du prêtre, du peuple chrétien.

C'était l'ère non des dévotions *durant* la messe, mais de la dévotion *à* la messe.

C'était l'ère non pas de la Messe basse, à laquelle on *assiste* comme témoin muet, mais de la grand'messe (qui a précédé celle-là et n'est pas que l'amplification de la première), où tous les fidèles participaient, mêlant leur voix aux voix de leurs frères dans le Christ, *alternant avec* le prêtre les répons liturgiques.

C'était l'ère où *l'amen* — qu'il en soit ainsi — retentissait dans les vastes églises de Rome « comme un tonnerre tombe du ciel », l'ère où personne n'avait mission de représenter le peuple à l'autel (c'est le rôle actuel du servant de messe), mais où le peuple, en étroite communion avec le célébrant, *jouait* sa large part dans le drame liturgique.

Si le peuple a failli à sa tâche, s'il a cessé de collaborer aussi étroitement à l'action par excellence qu'est la Messe, l'Église, elle, n'a pas failli à sa mission.

La Messe à travers les siècles a gardé intacte la notion du sacrifice réitéré de la Cène et du Calvaire, par le Christ et en union avec lui, *par et pour* la collectivité chrétienne.

La primitive église avait groupé pour un même sacrifice toutes les races, toutes les classes de la société (les grandes familles de l'aristocratie romaine se feront cependant attendre jusqu'au second siècle.) Pour éprouver à fond combien les frontières des nations et des castes ont été annihilées à jamais, il faut avoir participé à une messe en l'église de Saint-Pierre de Rome pour constater combien cette catholicité, dont se réclame l'Église, est vivante et toujours à son printemps: après vingt siècles de séparations de toutes sortes, l'Église, continuant le sacrifice du Calvaire, ne cesse de rassembler les humains dispersés.

Les formules liturgiques de la Messe ont conservé leur plénitude première d'expression de vie sociale, de vie en commun.

L'Église antique priait pour le Pape, les évêques, les prêtres, les diacres, les docteurs, les chantres; elle priait pour les veuves, les orphelins, les néophytes qui ont récemment reçu le saint Baptême, pour les frères malades, les voyageurs sur terre ou sur mer, pour les chrétiens qui travaillent dans les mines, qui sont en exil, dans les prisons, dans les chaînes à cause de leur foi . . .

L'Église, que nous formons tous, continue sa sainte mission d'offrir le sacrifice de la Messe pour les assistants, pour les absents, pour les bienfaiteurs, les pénitents, les ennemis, pour la paix et la tranquillité publique, pour la conversion des pécheurs.

Groupés autour de la hiérarchie établie par le Christ, nous continuons d'offrir le saint sacrifice en nous offrant nous-mêmes et en offrant encore la matière du sacrifice.

Les temps ne sont plus où les fidèles apportaient, pendant le chant de l'Offertoire, le pain et le vin; où, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, chacun apportait un pain dans un linge blanc et le petit flacon de vin. L'honoraire de la Messe a remplacé l'offrande en nature. L'intention reste la même. L'offrande continue de représenter le donateur, le fidèle. Et c'est par là que l'Église devient Hostie avec le Christ: ce pain et ce vin matériels, matière du sacrifice, seront transsubstantiés au Corps et au Sang de Notre-Seigneur.

Après deux millénaires, la mission de l'Église reste ininterrompue: la Messe réalise la commune union des chrétiens de toutes races, de tout âge, de toutes conditions, la Messe reste le centre social du peuple chrétien.

Il en sera ainsi jusqu'au nouvel avènement du Seigneur.

*Alors la sainte Messe, instituée par Jésus-Christ,
Ayant couru sa carrière terrestre,
Continuera en pain de gloire devant la sainte Trinité,
Devant Marie et les saints Anges,
Devant les martyrs, les docteurs, les confesseurs, les vierges,
les élus,
Vous tous,
Dans la haute Église du ciel, pour l'éternité jubilante.*

LA GLOIRE DU CORPS CHRÉTIEN

Luigi d'APOLLONIA, S.J.

AU fond les appréhensions d'une certaine spiritualité trahissaient le rôle du corps chrétien. Briser le corps, exténué la chair, prévenir sa revanche, se mortifier longuement au souvenir des rigueurs des saints et de la mort: à ce prix on nous promettait la joie.

Et Jean Giono de triompher dans un mauvais rire de faune. « Il ne faut renoncer à rien. « Il est facile d'acquérir une joie intérieure en se privant de son corps. Je crois plus honnête de rechercher une joie totale en tenant compte de ce corps, puisque c'est lui qui supporte notre vie, depuis notre naissance jusqu'à notre mort ».

Pourtant, nous avons entendu l'Église condamner les vieux manichéens faisant de la création du Père un odieux traquenard. . . Et dans les saluts du Saint-Sacrement, nous avons par la bouche du prêtre demandé pour le peuple chrétien la joie d'un ordre sain entre le corps et l'âme, *perpetua mentis et corporis sanitate gaudere*, et au moment grave entre tous de la communion, loin de jouer l'ange, prié « pour la sécurité commune de l'âme et du corps ».

Il nous semblait bien que c'était scrupule hérétique que d'avoir peur de son corps. L'Église ne cédait pas à une facile simplification: elle n'abolissait rien, redressait tout, ne maudissait pas la chair mais s'efforçait maternellement en la ramenant à sa tâche, de la réduire au service. Le beau mot de saint Paul: Je réduis mon corps en servitude. Le corps, instrument avant d'être victime; serviteur alerte, nécessaire de l'esprit, de la volonté, de la religion. Servir, le beau mot en vérité!

Un corps viril, serviteur viril de l'esprit. Vacances d'été, vacances d'hiver, soleil et grand air, puériculture et sports, projets d'urbanisme et de cités-jardins: le monde moderne cultive l'épanouissement du corps. Bien que ce point de vue ne soit pas le seul ni le plus sublime, il s'en faut qu'il soit futile; il est même élémentaire. Il est vrai qu'on s'égaré souvent en excès païens, mais une sagesse quotidienne ne cesse de répéter que l'esprit ne travaille avec joie que dans un corps allégé et comme délivré de son poids.

Le corps, joyeux instrument de l'esprit. Instrument de connaissance si accordé à l'ouvrier que les deux, l'ouvrier et l'instrument, le corps et l'esprit ne font qu'un seul principe d'action. Ni le corps à lui seul, ni l'âme à elle seule n'est un être. Il y a plus que contact; plus que difficile accord des extrêmes: ils sont l'un par l'autre serrés dans une

trame subtile d'actions et de passions, l'un par l'autre inscrits dans une unité de substance.

Cette collaboration commence dans le mystère des sens. Les sens, point de la plus secrète coïncidence de l'esprit, où tout s'élabore, où tout retourne. Leur subtilité loin de nuire à l'intelligence, lui apporte une aide précieuse. Fines organisations nerveuses, dit-on souvent des artistes. L'intelligence prend racine dans la terre de nos sens et ne travaille que sur leur apport: l'arbre, à son sommet, accueille le vent et la lumière; à sa base, les racines, humbles et obstinées, lui assurent la nourriture et l'équilibre. Une formation toute livresque et renfermée, où les jeux n'étaient qu'une distraction entre deux efforts intellectuels, qu'un repos de l'attention, a longtemps méconnu cette évidence.

Finesse des sens, corps bien musclé, allégresse physique d'une tête nettoyée au grand air! C'est l'attitude de saint Thomas, plus grec sur ce point que Platon lui-même: A corps souple, esprit agile. *Molles carne bene aptos mente videmus*. Ça lui semblait médiocrité d'intelligence ou secret orgueil que de ne pas admettre ses limites charnelles. L'humilité initiale: accepter la part de la bête en nous; ne pas croire que ce que l'on enlève à la bête, on le donne nécessairement à l'intelligence, pas plus que ce que l'on enlève au monde, on le donne nécessairement à Dieu. Antée reprenant force en touchant terre est le symbole même de notre équilibre intellectuel.

La noblesse de l'homme est dans la pensée; né pour connaître le monde et Dieu par le monde, la perfection du corps importe donc à la perfection de l'intelligence.

Servir l'intelligence! « Je réduis mon corps au service », le beau mot!

Le corps, serviteur de la volonté. Les jeunes, parce qu'ils triomphent avec leur corps, se croient volontiers forts. Ils oublient que le corps le plus splendide n'est pas un viatique assuré et que sa vigueur a déjà trahi à l'heure des grands devoirs. L'idéal que célèbre une certaine culture est compatible avec toutes les bassesses du cœur. Orgueil, naïveté que les litanies ardentes du *Paradis à l'ombre des épées!* L'on sait où va finir mademoiselle de Plémour qui trouvait dans le sport sa raison de vivre et la règle de sa conduite.

« Qu'est-elle devenue, si l'on se souvient que par là-dessus elle n'avait pas le sou? » Et ce n'est pas à des chrétiens habitués des sacrements, de la mortification, que Montherlant fera croire, malgré le

lyrisme de sa phrase, qu'Alban de Bricoule et Dominique Soubrier demeurent camarades chastes et graves parce que, belle d'une beauté grecque, elle sait courir le « mille mètres » dans le stade. Cette morale manque d'intelligence et d'assises intérieures. Elle ne dépasse pas l'ordre de la chair.

Est-ce à dire que la discipline du stade ne puisse apporter à l'ordre de la volonté certaines valeurs favorables ?

L'effort physique intéresse la formation morale. Qualités sportives que l'esprit d'équipe fait d'échange et d'entraide, que la bonne humeur dans l'échec, que la soumission. Vie de maîtrise de soi. Vie de contraintes. Réaction contre les molleses et le confortable. Car les sports exigent. Ils privent. Ils sont une ascèse temporelle.

Chez les Grecs, l'entraînement sévère était de rigueur pour les concurrents aux jeux. Vins, boissons froides, vie mondaine étaient interdits; la continence était exigée, le sommeil sur la dure, le lever matinal, et dans les stades, les exercices raisonnés au soleil, dans la poussière.

Cette mortification naturelle retient l'apôtre Paul; loin d'y voir une folle dépense d'énergie pour une vanité, il y trouve une image des rigueurs de la vie chrétienne. Il n'a pas peur de parler sport à ses Corinthiens: « Les coureurs du stade — ne le savez-vous pas ? — courent bien tous, mais un seul remporte le prix. Courez de manière à remporter le prix. Or quiconque prend part à la lutte s'abstient de tout; eux pour une couronne périssable, nous pour une impérissable ». Et à la fin de sa course, devenu vieux, il écrivait à Timothée: j'ai combattu un rude combat, j'ai fourni un magnifique effort: *Cursum consummavi*.

Simple comparaison ? N'autoriserait-elles pas dans une certaine mesure, une culture du corps qui amène l'homme à un courage temporel, mais indispensable puisque le spirituel l'utilise et l'achève ? S'il y a lien entre la solidité du jugement et la vertu de prudence, il y a lien aussi entre la propreté au jeu et la loyauté.

Tout se tient dans l'homme: santé du corps, santé de l'esprit, santé du caractère, comme tout se répond dans la nature, comme le pays révèle les qualités et les défauts d'une race: un pays sans eau et dur à l'homme, une âme forte, dépouillée, violente; un pays plus mesuré, une âme plus harmonieuse. Les corps sont les sites différents où se moule le caractère de chacun.

Ainsi Jeanne d'Arc, belle et bien formée, au dire des témoins, d'une âpre discipline de vie, sportive audacieuse qui n'aime que les chevaux fougueux, elle n'a que mépris pour cette bête calme de l'évêque de Senlis, « bonne pour les processions ».

Le corps, serviteur de la volonté. Servir! « Je réduis mon corps au service », le beau mot!

Le corps, serviteur de la religion. Nous sommes ici en pleine humilité, c'est-à-dire en pleine vérité, en plein catholicisme. L'homme n'atteint à la plénitude de ses actes que par l'accord joyeux de ses trois ordres, esprit, volonté, chair.

La religion est la plus vieille idée du monde. Payenne ou chrétienne, naturelle ou révélée, elle exige toujours de la créature l'hommage de sa servitude entière. Servitude de crainte ou d'amour que traduit l'offrande de l'or ou de l'encens, des semailles ou des récoltes; telle la crainte du primitif qui brûle une partie de sa chasse, tel l'amour de Madeleine brisant, sous les yeux scandalisés, le vase d'un très riche parfum.

Mais c'est l'offrande de nos corps, de nos humbles corps d'homme et de nos corps seuls qui peut exprimer plénièrement cet hommage de servitude. Toutes les religions ont eu l'intelligence d'une liturgie du corps. Le corps est l'instrument de crainte ou d'amour. Prière des mains, des lèvres, des genoux, du front, danses sacrées, frénésies sanglantes, sacrifices humains: pauvres, très pauvres cultes de nos lourds corps d'homme mais où brûlera tant d'adoration lorsque, dans une parfaite prière d'amour, les martyrs offriront leur chair, hosties brûlées, déchirées, et que, suprême oblation, Dieu lui-même par son Fils présentera du haut de la croix son sang pour prix de nos âmes.

Les religions païennes, les plus mystiques, ont nourri l'âme de cette illusion orgueilleuse que la chair délivrée parviendrait à se confondre avec l'Esprit. Jeûnes excessifs, postures ascétiques, bains sacrés, fanatismes devant le char de la déesse Minatsi, prostrations sanglantes des pèlerins de Bénarès, les religions orientales rêvent d'un Dieu sans joie, sans grâce, dans un effort tendu. Et le charme si pur et si simple de l'Évangile! De quel prix est la pénitence de tenir les bras en l'air jusqu'à ce qu'ils se dessèchent auprès du geste si humain de Pierre, le visage dans ses mains, qui pleure son péché ?

Religion matérielle malgré son décor mystique, trop obsédée du corps qu'elle cherche en vain à abolir. Le corps est ici victime avant d'être instrument, obstacle avant d'être serviteur.

Les Grecs, plus sagaces, avaient une plus juste idée de la dignité du corps. Lui faire sa part n'était pas une démission mais un progrès dans la vérité. Comme l'âme, sa beauté propre, le corps avait la sienne. Et ils offraient à leurs dieux la joie de cette beauté.

Danses virginales des Panathénées, danses pyrrhiques autour de l'enfant Mars, danses bachiques où l'ivresse cherche la contemplation, tous ces bonds, tout ce tumulte veut chez un peuple si bien doué hausser et rythmer leur dialogue avec les dieux.

Nées des danses rituelles, les danses profanes garderont un style de noblesse et de décence. Elles donneront au guerrier grec la force et la souplesse, et rejoindront dans les Jeux leurs origines de prière. Car chez les Grecs, les jeux Olympiques, ceux de Delphes, de Némée, de Corinthe sont avant tout des fêtes religieuses. Poésie, drame, pentathlon, tout devient prise de contact et sert d'échange avec les divinités; après avoir offert à leurs dieux le marbre pur de leurs statues, ils leur offrent la beauté plastique de leur corps, sans défaut, pensant avec Platon, par ce bel équilibre, échapper au poids de la matière et participer aux idées éternelles.

Réussite unique sur le plan humain d'une assez longue splendeur mais fatalement précaire. Les baladines et les acrobates chassent les danseuses, jadis interprètes des rites sacrés; les jeux du stade deviennent des spectacles de cirque; la mollesse orientale précipite l'invasion de la chair, déprave le génie du beau et l'intelligence des arts: détournée des nobles caractères, sacrilège à une Athène hiératique, la statuaire grecque ne donne plus que des Aphrodites honteuses et des éphèbes lourds de passion, signes de décadence.

Revanche spontanée de l'âme que le sang de Mithra et les rites sacrificiels des mystères! Toute une philosophie déchoit maintenant en excès qui violentent le corps et le méprisent, tant il est vrai que l'équilibre humain seul, malgré la sérénité qu'il rayonne, ne sauve pas. Il faut davantage; il faut la rédemption et l'allégresse d'un matin de Pâques.

Qui dira jamais la limpidité de cette première aube, vierge messagère de la victoire du Christ? Le soleil ne danse pas dans le firmament, les collines ne bondissent pas sur la plaine, mais le ciel, les champs, la joie et l'amour, l'homme tout entier, son âme, bien sûr, et son corps aussi sont lavés dans le sang de Dieu.

Tout est sauvé de ce qui a été perdu. Le premier soin de l'Église est de le proclamer; elle dirige son premier grand combat doctrinal non contre les négateurs de Dieu mais contre ceux du monde, et son premier triomphe nous garde le corps du Christ, non sa divinité. A Valentin qui assure que seule l'âme est capable de salut et qu'il est ridicule de parler d'un salut du corps, l'Église répond que par l'esprit et le corps ensemble on va à Dieu ou au péché.

Dans la pratique toutefois, pour assurer un équilibre difficile, il fallait souligner la part de l'âme. Une pénitence séculaire commençait qui purifierait Cybèle jusqu'à ce que François d'Assise appelât l'eau, le soleil, le feu, le corps, ses frères et ses sœurs.

Les bizarres héroïsmes des Pères du désert déroutent nos sages modernes; la portée ascé-

tique de leurs terribles victoires nous paraît moins évidente. Il est peu probable que nous revenions jamais aux flagellants du moyen âge, peu souhaitable que nous retournions aux stylistes, mais leur sainteté n'est point douteuse et la beauté surnaturelle de toutes ces figures de pénitents est une très grande chose. Cette soif de Dieu qui leur fait trouver courtes les nuits de prière, la splendeur de leurs corps humiliés et défaillants dégagent des valeurs essentielles de mortification et de désir de Dieu et nous préparent, par une continuité humaine, à un hommage corporel plus évolué et plus humain.

Les Anciens l'avaient prévu. Les collectes de plusieurs dimanches après la Pentecôte en témoignent. Celle-ci par exemple d'un vieux sportif sans doute! « Dieu tout-puissant et miséricordieux, chassez par pitié tout ce qui nous arrête, afin que, alertes également d'esprit et de corps, nous accomplissions vos tâches avec des esprits libres. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Mente et corpore pariter expediti. « Alertes également d'esprit et de corps »! Il ne s'agit pas d'élégance ou de mode, ni de narcisses qui s'admirent, ni de champions qui s'exagèrent, il s'agit de faire triompher sur l'idée païenne ou l'idée incomplète, l'idée catholique du corps. Le corps, instrument sanctifié des grandes tâches humaines. Le corps, temple de la Trinité par la grâce sanctifiante. Le corps lavé dans l'Eau et l'Esprit, oint d'huiles sacrées et nourri de la chair et du sang du Sauveur pour les grandes luttes de la vie. Le corps associé à la gloire de son Créateur et par là épanoui, rendu à l'intégrité. Mon corps est moi-même et jusque dans le ciel où Dieu est possédé ineffablement, je tendrai à lui avec plus d'intensité quand il m'aura été rendu; « triomphe final de l'esprit non aux dépens mais à l'avantage de la chair. » Le corps, serviteur éternel de la religion!

Péguy avait d'avance répondu à Giono. Le christianisme « ne résout pas en tranchant, c'est-à-dire en faisant disparaître l'énigme, mais en apportant l'élément oublié ou omis qui la rend lumineuse ». Et la voix de Pie XII précise: « L'Église comprend la jeunesse d'aujourd'hui. Elle approuve son sens de la nature et du naturel, son amour de la terre natale, son goût de la marche et du sport, du chant et des jeux ».

Plus qu'une morale du corps, l'Église nous en offre une mystique. Le corps, serviteur de l'esprit, du caractère, de la religion. « Je réduis mon corps en servitude », le beau mot! Et je le comprends mieux quand je l'approche et de cet autre mot de saint Paul: « Glorifie Dieu dans ton corps ».

LES TERMITES ET LE SENS UNIQUE

Frédéric de BÉLINAY, S.J.

LES termites, ou fourmis blanches, sont un des fléaux de l'Afrique. Le sol est partout farci de leurs tunnels, couveuses, pouponnières et magasins. Leur fonction est de consommer toute substance animale ou végétale, et leur activité consiste à escalader broussailles, arbres et maisons, pour se remplir la panse de tout ce qui se mange, et rapporter ainsi leur butin sous terre. Ils flairent qu'au sommet des murs se trouvent des poutres appétissantes. Leur nombre, voracité, malignité et obstination sont inconcevables.

Et pourtant, c'est l'insecte le plus désarmé: aveugle, sans ailes, friandise pour fourmis, oiseaux, singes et nègres, sans parler de l'oryctérope, gros goret nocturne qui prend à tâche de dévaster les termitières; une minute au soleil les tue, un souffle d'air sec au sortir de leur étuve en fait des momies. Aussi ne travaillent-ils jamais à découvert. Sapeurs, maçons, gâcheurs de mortier, vidangeurs, ils apportent du sous-sol des grains de sable qu'ils savent lier avec les sous-produits de leur digestion, et bâtissent avec célérité soit un tube, de la taille d'un crayon, soit un demi-cylindre collé contre un arbre ou contre un mur. C'est leur voie pour monter ou redescendre. Et si l'on fait écrouler méchamment un morceau de leur tunnel, ils réparent la brèche plusieurs fois par jour, et pendant des années.

Une cité de termites révèle, sous une grande variété de formes et d'occupations, l'admirable unité du but vers lequel convergent tous ces moyens. La reine, larve aussi longue que le doigt et bouffie de graisse, est impotente, vorace et pourvue d'yeux.

Le prince consort, unique, petit, maigre, armé d'yeux, l'assiste. Une escouade de soldats, géants aveugles, à grosse tête casquée d'écaille blonde, armée de crocs en cornes de taureau, montent la garde dans la chambre nuptiale. D'autres guerriers sont dispersés dans la termitière, et président à la construction comme à la réparation des galeries. Ils prennent au sérieux leur fonction de protéger les travailleurs, et se jettent sur l'ennemi comme des bouledogues.

Mais la foule, la « rafataille » dirait Tartarin, est faite de centaines de mille, de chétifs gnomes aveugles, asexués, sans ailes, dont l'incroyable activité se partage les besognes. Une équipe enfourne constamment des vivres dans la bouche de la reine, tandis qu'une autre recueille avec respect les œufs qui s'échappent à l'autre pôle. Des nourrices emportent ces trésors vers les chambres d'éclosion, et se chargent de gaver les jeunes larves. Des garde-magasins empilent pour la saison maigre le butin alimentaire que les fourrageuses vont, au péril de leur vie, recueillir dans le monde ensoleillé.

Le plus étrange est que les œufs identiques évoluent en êtres si différents. Admettons que le triage se fasse au petit bonheur: qui va régler la proportion de reproducteurs, de soldats et d'ouvriers dont la commune a besoin? Dès qu'une larve a crevé son œuf, elle est portée: soit à la pouponnière des nobles termites sexués, ailés, pourvus d'yeux, où les loges sont amples et la nourriture princière; soit à l'école militaire qui serait la plus curieuse à connaître, puisque le commandement de la ruche semble appartenir aux guerriers. En tous cas, on y fait bonne chère; soit en troisième classe avec les gens du commun, où les cellules sont étroites, le

régime insuffisant, où peut-être une ambiance de dédain inculque une mentalité d'esclaves . . . Il en sort des aveugles, sexuellement atrophiés, sans armes, mais animés d'une rage de travail désintéressé. *Sic vos non vobis . . . mellificatis, apes!*

C'est pourtant à cette humble plèbe qu'est due la prospérité de la colonie. Les deux grandes fonctions vitales, durer et se reproduire, sont confiées à deux castes juxtaposées dans le même clan.

Cependant, la grande affaire de l'année est le lancement de la flotille ailée qui s'en va coloniser les environs.

Vers le milieu de la saison des pluies; et de préférence après une copieuse tornade, vers le coucher du soleil, l'air se remplit d'un nuage de grosses éphémères aux ailes miroitantes. Lourdemment elles s'acquittent de leur vol officiel. C'est la sortie des termites sexués, ailés, oculés, 2 à 3 fois plus longs que les ouvriers. A moins que le vent ne les emporte, ils ne vont pas loin. Visiblement leurs ailes les embarrassent. Retombés au sol, ils s'en libèrent d'un vif haussement d'épaules, et se mettent à poursuivre un individu d'un autre sexe que le hasard a fait choir à côté. A peine apparus, avec une hâte fébrile ils s'empressent à creuser le sol pour y disparaître et fonder une colonie nouvelle, dont cette femelle sera la mère.

Sortie, vol et pariade se font dans une atmosphère de terreur visible, et bien naturelle: tous les ennemis sont aux aguets: fourmis venimeuses, volailles, chats et singes; nègres qui, munis de torches de paille, leur brûlent les ailes et les mangent en friture.

La spirale qui monte comme une fumée révèle de loin le trou de sortie. Dans mon jardin, on en voyait cinq ou six. C'est là, que Fabre, l'entomologiste de Provence, eût été heureux! A genoux près d'un de ces orifices, je contemplais une merveille . . .

Les gros termites aux ailes encombrantes, tirés, poussés par les petits ramoneurs, remontaient par une cheminée verticale, se voyaient, puis catapultés en l'air par un violent effort, assisté de leur premier battement d'ailes. D'autres suivaient précipitamment, et le débit du puits me parût d'un par seconde. Il existait donc une colonne montante, aussi serrée qu'un embarras de voitures, et pour qu'elle pût s'écouler sans encombre, il fallait respecter le sens unique! Aussi le groupe d'ouvriers qui venaient de lancer en l'air leur lourd camarade s'interdisaient-ils de redescendre. Malgré leur effroi des fourmis qui s'en donnaient à cœur joie, du soleil, des poulets et des hommes, ils évacuaient le puits d'amenée et se répandaient sur le sol. Au ras du trou sauveur, ils se groupaient, serrés côte-à-côte en plaque luisante, et dès que le dernier aviateur était lancé, ils n'étaient pas lents à disparaître. Il était visible que durant leur attente, la peur les tenaillait, l'angoisse de soldats immobilisés sous un bombardement intense . . . Il fallait donc qu'un autre sentiment fût assez fort pour dompter leur terreur et les retenir de se rejeter en panique dans leur souterrain.

Instinct aveugle ou demi-conscient? Dévouement ou discipline? Sens des intérêts de l'espèce, ordre venu d'un groupe de chefs? Comment expliquer de la part de ces eunuques aveugles, ennemis du soleil, l'intérêt qu'ils portent à ces frères de race, mais non de figure, qui ne sont pas même de leur descendance, et l'art de les préparer pour une vie que l'on ignore soi-même?

Le fait est là: aujourd'hui, et sans doute depuis bien des millénaires avant l'humanité, la gent termite, aux grands jours de l'essaimage, pratique le sens unique.

FAMILLE AMÉRICAINE ET MORALITÉ PUBLIQUE

LA moyenne de personnes constituant la famille américaine ne cesse de décroître. La *Social Justice Review* (août 1941), s'appuyant sur les données du Bureau fédéral du Recensement, nous apprend qu'en 1900 la moyenne des personnes par famille était de 4.6; en 1930 elle était de 4.1 et de 3.8 en 1940. Et le rythme s'est fortement accru au cours de la dernière dizaine d'années. La famille urbaine, dans l'ensemble des États-Unis, ne compte plus que 3.6 personnes; la famille rurale, 4 personnes.

Une des causes nombreuses qui expliquent ce déclin inquiétant est la pratique de plus en plus étendue de l'avortement. Le *Reader's Digest* du mois d'août (*Don't have an Abortion*, par Jane Ward) présente des révélations effarantes. En chiffres ronds, les autorités médicales estiment à 500,000 par année aux États-Unis les avortements, dont 70% sont criminels. Cela peut représenter de 20 à 40% de toutes les grossesses et dans 90% des cas il s'agit non pas de « malheureuses égarées », mais de femmes mariées. Pas moins de 50,000 femmes américaines deviennent stériles chaque année à la suite d'opérations illégales et le quart des mortalités maternelles (5,000 par année, selon *Time*) sont attribuables à l'avortement.

L'article dénonce ces praticiens sans conscience dont la collaboration criminelle rend possible une pareille situation. L'un d'eux ne s'était-il pas rendu coupable de 20,000 avortements avant d'être condamné? Sur la côte du Pacifique, telle organisation ne faisait-elle pas son million par année avant d'être mise à la raison? Notons les clémences inconcevables de la Justice qui, dans l'État de New-York, par exemple, n'a réussi à condamner que quatre avorteurs dans une période de quatorze années. Tel avorteur de grand style, le Dr Nathaniel Collins, qui exerçait son métier criminel au rythme de cinq avortements par jour, vient d'être appréhendé à Manhattan. S'il est condamné, dit *Time* (28 juillet) qui rapporte le fait, sa peine s'élèvera peut-être à quatre années d'emprisonnement!

Un monde matérialiste, jouisseur, égoïste, n'estime plus la vie — ce qu'il y a de plus grand ici-bas —, il ne la respecte même pas. Et en face de cette situation, les crèches surpeuplées, malgré tout ce qu'elles supposent de faiblesses coupables et souvent de vilénies dégradantes, sont à leur façon un témoignage de moralité publique.

La situation décrite plus haut est abominable. Plus lamentables encore les solutions proposées qui révèlent une aberration morale et intellectuelle complète. Elles se ramènent à deux: 1) disséminer davantage la connaissance des techniques anticonceptionnelles; 2) légaliser l'avortement pour qu'il puisse se faire dans les hôpitaux avec tous les soins médicaux requis. *America*, en marge de cette solution, écrit: « Que la loi oblige nos gansters à ne se servir que d'armes stérilisées et de balles hygiéniques et ils ne seront plus des meurtriers! ».

Paul Bureau termine ainsi son ouvrage classique sur *l'indiscipline des mœurs*: quelle que soit la forme de société de demain, ses « bons effets ne pourront se manifester que dans une société plus soucieuse de la discipline des mœurs et plus apte à en apprécier les inestimables bienfaits, et répétons, sans crainte de nous tromper, cette belle formule de Tom Mann: « L'avenir est aux peuples chastes ».

A V E C O U S A N S C O M M E N T A I R E S

HOMMAGE À NOS ÉVÊQUES

ROME vient d'accorder au chef vénéré du diocèse de Montréal deux évêques auxiliaires. Ils le secondent dans sa tâche de plus en plus lourde. L'accroissement constant de la population catholique, le développement des œuvres, les nombreux et difficiles problèmes que soulève la vie actuelle demandaient cette aide.

L'archidiocèse de Montréal est un des plus populeux au monde. Il compte aujourd'hui 733,388 catholiques de langue française; 58,701 de langue anglaise, 28,707 d'autres nationalités. A S. Exc. Mgr Chaumont et à S. Exc. Mgr Whelan nous offrons respectueusement les vœux traditionnels: *Ad multos annos!*

ÉCOLE DE FORMATION SOCIALE

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE a tenu sa neuvième session intensive de formation sociale à Boucherville du 1er au 7 août dernier. Vingt-cinq ecclésiastiques et laïcs y participèrent. Ils venaient de Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Joliette, Plessisville et Lacolle.

Hommes de tout âge et de toute condition: prêtres, juge, notaires, journaliste, hommes d'affaires, gérant d'industrie, commerçants, ouvriers, cultivateurs. Les syndiqués constituaient le groupe le plus nombreux et non le moins brillant puisqu'il comptait quelques-uns des principaux chefs du syndicalisme national catholique au Canada. On y remarquait aussi le maire et deux conseillers municipaux de Montréal.

Les cours portèrent sur la Lettre pastorale de l'épiscopat à l'occasion de l'anniversaire des encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*. Le père Archambault, s.j., en donna d'abord une vue d'ensemble, puis des sociologues distingués en expliquèrent les principaux passages.

Des exercices variés: cercles d'étude, discussions publiques, forum, permirent aux élèves de bien s'assimiler l'enseignement reçu et de s'exercer à le communiquer aux autres. Le soir quelques conférenciers de marque comme M. Maximilien Caron, président de l'Action corporative, exposèrent soit une œuvre, soit une institution sociale.

Les jours passèrent rapidement dans le cadre agréable de la Villa La Broquerie. Et tous se promirent bien de revenir l'an prochain continuer le travail accompli cette année. Mais d'ici là chacun s'efforcera d'être dans son milieu l'apôtre éclairé de la doctrine sociale catholique et l'artisan des réformes salutaires qu'elle offre à notre pays.

LA COOPÉRATION DE CRÉDIT AU CANADA

VOICI la statistique la plus récente, empruntée à une étude de A. H. Turner parue dans *l'Économiste agricole*, sur les caisses populaires canadiennes. Elle est très intéressante, soit par les comparaisons qu'elle permet d'établir entre les provinces, soit par la situation qu'elle révèle pour le Québec. Nous voyons que la province, où d'ailleurs les premières caisses populaires d'Amérique du Nord ont pris naissance, conserve toujours d'emblée la première place. Devant le chiffre de \$19,195,300 donné comme l'actif total de nos coopératives de crédit, on comprend les ressources

immenses que représente la petite épargne. A un défaitiste qui se lamentait sur la pauvreté des Canadiens français: « Pauvres, rétorque son interlocuteur; dites plutôt que nous sommes riches; voyez: nos caisses populaires à elles seules disposent de dix-neuf millions. Le problème, c'est de mettre judicieusement notre avoir au service de notre collectivité, en appuyant l'artisanat, des petites industries nouvelles, les coopératives... » A nos caisses populaires déjà si méritantes, s'offrent de ce côté des possibilités nombreuses qui décupleront leur valeur sociale et nationale.

Province	Caisses populaires Nombre	Membres Nombre	Prêts consentis \$	Parts \$	Dépôts \$	Réserve, surplus \$	Actif total \$	Moyenne des parts \$
Ile-du-Prince-Edouard.....	46	5,313	323,000	73,198	6,051	6,503	87,497	13.77
Nouvelle-Écosse.....	195	35,000					335,000	
Nouveau-Brunswick.....	127	16,500	965,000	2,607,000	14,323,835	1,936,160	19,195,300	22.59
Québec.....	524	115,436	95,000,000	37,000			66,368	22.52
Ontario.....	35	10,410					1,710,368	
Manitoba.....	19	2,406	105,462	31,219	16,352	2,408	49,991	12.98
Saskatchewan.....	48	4,160	313,973	88,210	16,764		112,120	21.21
Alberta.....	35	3,367	259,948	78,290	13,596	5,675	97,817	23.25
Colombie-Britannique.....	21	1,320	36,131	17,655	607	470	18,790	13.38

LE CARDINAL GERLIER SALUE L'AUBE DU RENOUVEAU

MALGRÉ sa triste situation, la France a commémoré l'anniversaire des encycliques *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*. Des manifestations ont eu lieu en plusieurs villes. La plus importante se déroula à Lyon, où la Commission générale des Semaines sociales de France fit célébrer un salut solennel à la Primatiale des Gaules.

Le nonce apostolique, Mgr Valerio Valeri assistait à la cérémonie, entouré de plusieurs archevêques et évêques et d'un grand nombre de personnalités civiles.

S. Em. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, prononça un éloquent discours. Il évoqua d'abord les circonstances dramatiques qui précédèrent la promulgation de *Rerum Novarum*: une humanité anxieuse, hésitante, qui cherchait la vérité sociale « entre les négations froidement égoïstes du vieux libéralisme et les erreurs néfastes du socialisme grandissant ». Puis il rendit un hommage ému à Léon XIII, et à ceux qui l'aiderent dans sa tâche, en particulier deux grands français, René de la Tour du Pin et le comte Albert de Mun.

Après avoir exposé l'enseignement doctrinal de l'encyclique, l'éminent Prélat ajoute: « Je relis ces paroles et j'entends tout à coup celles que prononçait, il y a quelques semaines, à Saint-Étienne, le maréchal Pétain lorsque, ayant rappelé ce qu'est à l'heure actuelle encore la situation de toute une partie du prolétariat, il n'hésitait pas à affirmer: « Il n'y aura pas de paix sociale tant que durera cette injustice ».

« Pourquoi ne nous réjouissons-nous pas de cette convergence entre les affirmations solennelles du grand Pape d'il y a cinquante ans, précurseur dans une voie où bien d'autres devaient le suivre mais où bien peu l'avaient précédé, et ce qu'affirme aujourd'hui le Chef de l'État français? »

L'orateur s'étend ensuite sur le problème du salaire et montre que le juste salaire dont parlent les deux encycliques, « qui ne doit pas être insuffisant à faire subsister l'ouvrier sobre et honnête », c'est le salaire familial. Il accorde aussi une attention particulière à l'association professionnelle, puis il termine par cette émouvante péroraison:

« Tressaillez donc ce soir dans votre tombe où vous entoure encore la vénération reconnaissante de la famille humaine, grand Pape de l'encyclique *Rerum Novarum*, vraie lumière au ciel de l'Église — *lumen in caelo*.

« Et vous aussi, Pontife admirable de *Quadragesimo Anno*, qui vous survivez parmi nous en la personne prestigieuse du Pape d'aujourd'hui, à travers tant d'obstacles dressés par l'infirmité et la malice des hommes puisque les principes sauveurs jetés par vos voix augustes au monde désemparé commencent à porter leurs fruits.

« L'aube du renouveau apparaît.
« L'heure vient (puissions-nous, en tout cas, en préparer l'avènement), où, las des erreurs qui l'ont conduit à tant de souffrances, le monde va se tourner vers l'unique Sauveur capable de lui apporter la justice, l'amour et la paix. Et nous verrons peut-être se réaliser pour le bonheur de la famille humaine la vision émouvante que décrivait naguère la grande voix d'Albert de Mun: « Jésus-Christ rentrant triomphalement dans la vie sociale, porté sur les épaules du peuple. Amen ».

LA GRÈVE D'ARVIDA

Jacques COUSINEAU, S.J.

Il y eut grève à Arvida, du 24 au 29 juillet, dans la plus grande usine d'aluminium du monde qui remplit 85% des commandes anglaises de guerre. Environ 9,000 ouvriers abandonnèrent le travail; le résultat le plus clair: dégât matériel de quelques millions de dollars probablement et retardement de la production pour trois semaines. Les conséquences sociales et morales, imprévisibles pour le moment parce que l'enquête fédérale et les pourparlers de conciliation sont en cours, pourront se révéler autrement profondes.

Il y avait du mécontentement à Arvida depuis longtemps, surtout chez les fondeurs (ou cuvistes), tant à cause des conditions de travail que des salaires. Sous la pression de ce mécontentement, le Syndicat catholique national de l'Aluminium, groupant environ mille ouvriers, soit un cinquième du personnel de l'usine, avait le 27 mai prié les autorités de l'*Aluminum Company* d'accorder l'augmentation de salaire proportionnelle à la hausse du coût de la vie. Cette démarche fut renouvelée le 12 juin, puis le 23 juin: entrevues inefficaces. La tension ouvrière augmenta, la situation devint grave au point que le Syndicat convoqua une assemblée pour le soir du 24 juillet afin de proposer le recours à l'arbitrage fédéral. Si tous les employés d'Arvida avaient appartenu au Syndicat, la stricte légalité aurait été observée. Mais la grève éclata quelques heures avant la réunion. Spontanément, si l'on peut dire.

Depuis quelques jours, la chaleur rendait intolérable un travail déjà très pénible. La preuve en est dans la dizaine d'ouvriers (d'autres disent davantage) qui tombaient sans connaissance chaque jour dans les salles de cuves; ces victimes du travail professionnel ne recevaient aucun salaire quand la faiblesse les forçait de quitter ainsi et, comme il n'y a pas de substituts, les compagnons déjà surchargés et fourbus devaient surveiller les cuves des voisins disparus, sans compensation pécuniaire: traitement odieusement inhumain qui profite à la compagnie. Par ailleurs la purification du métal devenait de plus en plus difficile à cause de l'insuffisance du courant électrique, reconnue par les autorités elles-mêmes, et le rendement s'en ressentait; comme la qualité du métal fournit la base de l'établissement du bonus (d'ordinaire 25 à 30% du salaire, qui est de 49 à 51 sous de l'heure), on voit pour l'ouvrier l'importance de ce facteur dont il n'est pas responsable. Aussi la paie de la veille avait causé un vif malaise: boni de 17 à 22% seulement, incidence accrue des taxes et contributions. Prenons l'exemple de ce fondeur qui avait gagné \$74 pour deux semaines de travail;

il avait donné \$5. pour le fonds de pension qu'une pression morale réitérée force les ouvriers à accepter, alors qu'ils savent bien que dix ans de cette besogne suffiront à les ruiner; on avait retenu \$2.35 pour la défense nationale et \$1.44 pour l'assurance-chômage; puis 50c de timbres d'épargne de guerre. En tout, un prélèvement de 12.5%. Quand il avait payé ses déplacements (la majorité des ouvriers vivent à une distance de 5 à 10 milles de l'usine), il lui restait certes de quoi rencontrer les dépenses ménagères immédiates même avec la hausse du coût de la vie, mais pas de quoi préparer l'avenir une fois qu'il sera usé prématurément. Par rapport à son confrère étatsunien, le fondeur d'Arvida gagnait près de la moitié moins pour un travail double, dans des conditions beaucoup plus pénibles.

Cette situation pénible explique la brusque spontanéité de l'événement. Le mouvement initial vint-il de l'impulsion d'un homme ou d'une réaction collective à un geste malheureux, l'enquête ne le révélera peut-être pas et l'imagination peut se donner libre carrière. Un fait certain, c'est le mécontentement général et profond des ouvriers contre l'*Aluminum Company*, à cause de son traitement envers eux. On le vit à la rapidité avec laquelle cette grève inorganisée se répandit dans les cinq grands départements en l'espace de quelques heures; on le vit à l'écrasante majorité de ceux qui votèrent pour la grève lundi après-midi, le 28, 2,450 contre 51, soit 98% de ceux qui répondirent à une convocation faite très hâtivement; on le vit aussi aux réclamations que les comités de ces mêmes départements firent parvenir aux onze délégués, puis aux Syndicat catholique, quand il prit en mains la cause des grévistes.

Il s'agissait avant tout d'un conflit de travail. Aussi quand le ministre fédéral des munitions, brisant officiellement le silence imposé par la censure à toute la presse du pays, a déclaré « catégoriquement, selon la *British United Press*, qu'il n'y avait pas de différend ouvrier à Arvida » et que « les travailleurs de l'usine n'avaient formulé aucune demande à leurs patrons », il s'est grossièrement trompé; quand il a parlé d'« une tentative présumée de sabotage ennemi », de « présumés saboteurs » que sont les grévistes, il a fait preuve d'une présomption qui ne l'honore pas. Aussi certains journaux, grands carnassiers, ne manquèrent pas ce banquet de choix; la *Gazette* parla du « crime d'Arvida », de l'« atrocité d'Arvida », le *Globe & Mail* d'« une œuvre diabolique ». On reconnaît là leur habituel sens des nuances, de l'équité et de l'unité nationale.

Les faits sont tout autres. M. Antonio Talbot, député provincial de Chicoutimi, et Gérard Picard, secrétaire général de la C.T.C.C., ont eu raison de protester hautement contre les insinuations malveil-

lantes d'Ottawa. Il n'y eut ni bagarre, ni émeute, ni sabotage. La grève s'est déroulée dans le calme et dans l'ordre: une magnifique discipline partout. A l'intérieur, une équipe d'ouvriers continuèrent, à tour de rôle, à faire marcher un outillage dont l'arrêt eût amené de lourdes pertes. Les représentants des grévistes avaient demandé aux autorités compétentes de prohiber toute vente d'alcool dans la région. Samedi, une quête parmi les hommes recueillit \$51 destinés à des messes pour le règlement heureux de la grève et dimanche la messe fut dite sur le terrain pour ceux qui faisaient le piquetage à l'intérieur et à l'extérieur. L'évacuation des différents locaux se fit toujours volontairement et l'entente avec la police provinciale et la troupe militaire s'avéra parfaite. Une remarquable dignité.

Mais les cuves gelées et le métal perdu? Une version sérieuse des événements veut que lorsque à 4 h., le 24, les six délégués improvisés eurent présenté au surintendant leurs réclamations de salaires sous la forme gauche d'un ultimatum immédiatement refusé, on leur demanda de vider les cuves; ils répondirent qu'ils le feraient mais au prix demandé. Le représentant de l'*Aluminum Company*, plutôt que d'avoir l'air de capituler, aurait alors ordonné lui-même de couper le courant électrique. Voilà un point d'une extrême gravité qu'il appartient à l'enquête d'éclaircir afin que les responsabilités soient partagées selon la vérité. Il serait regrettable en particulier que l'*Aluminum Company*, l'une des grandes compagnies qui se comportent le mieux à l'égard des Syndicats catholiques, défraient devant l'opinion publique les erreurs de jugement de l'un ou l'autre de ses officiers.

Allons plus loin. Pourquoi la direction de l'usine a-t-elle si facilement ignoré les réclamations des ouvriers, des fondeurs en particulier? Pourquoi la direction n'a-t-elle pas été avertie du mécontentement général, et si elle était au courant, pourquoi a-t-elle fermé les yeux? La direction aurait-elle intérêt à voir modifier, à la faveur de la grève, certaines clauses de contrats passés avec le gouvernement? Qu'y gagne la direction à faire protéger ses établissements par la troupe? Depuis la retentissante déclaration de l'honorable sénateur Dandurand (devenu depuis très honorable), on peut, sans craindre la censure ou le camp de concentration, exprimer des doutes sur le patriotisme désintéressé de certains magnats de l'industrie. Dans la région de Chicoutimi, il existe un cas typique d'une industrie sabotée par inutilisation. La Fontaine disait:

"Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir."

Le pinceau lumineux de l'enquête d'Arvida pourrait se porter avec profit sur d'autres que sur les misérables fondeurs. Ces derniers n'ont peut-être pas agi avec un raffinement de légalité envers ceux qui

avaient l'exquise courtoisie, venue d'une éducation supérieure, de les appeler (j'en passe!) "g...d... Frenchmen". Qui leur lancera la première pierre?

Mais M. Howe ne pouvait d'Ottawa connaître ces événements. Vint un représentant du Bureau fédéral de Conciliation. M. Campbell n'entendait ni ne parlait le français. Pourtant le Rapport de la Commission Sirois s'était exprimé clairement: « En vue de l'exercice de fonctions fédérales, le choix de fonctionnaires connaissant la langue, les conditions locales et les coutumes des groupes avec lesquels ils doivent traiter, nous paraît d'une importance manifeste tant pour l'efficacité du service que pour le développement de l'esprit national ». Aussi ce fonctionnaire ne fut pas un artisan de paix. Tant il est vrai que la centralisation, celle des ports comme celle qui vient d'être décrétée de l'intervention armée dans les troubles de l'intérieur, s'en va à un terrible échec, si elle ne respecte pas les données humaines essentielles.

Avant de faire le dernier pas, réclamé à cor et à cri par les feuilles de la finance, vers la suppression de l'article 7 des Règlements de la Défense plaçant les grèves en marge des événements à réprimer par la force armée, qu'on y réfléchisse à deux fois. Dans un régime comme le nôtre où le patron embauche et licencie qui il veut, ne reconnaît de syndicat que s'il le veut, ne passe de convention collective que s'il le veut, donne les salaires qu'il veut, la grève demeure le dernier refuge de la liberté ouvrière. Qu'on interdise la grève ou qu'on la règle comme dans le cas de la *North American Aircraft* du Pacifique, soit. Mais alors que l'on oblige les industries de guerre à la reconnaissance du syndicat, à l'adoption des conventions collectives, à l'arbitrage, à l'organisation professionnelle en somme.

Il leur faut choisir entre les deux systèmes. S'ils voulaient prendre dans chacun ce qui fait leur affaire, la solidarité ouvrière aurait tôt fait de s'organiser au Canada et de gagner le pays tout entier, nous menaçant d'une guerre sociale.

Nous faisons aujourd'hui la guerre à l'Allemagne, parce que nous croyons profondément que le totalitarisme, c'est la mort de l'homme, de la civilisation, du christianisme. Mais si le nazisme s'en révèle actuellement la forme la plus virulente dans le monde, nous nous gardons d'oublier le totalitarisme communiste, socialiste et capitaliste, qui peuvent nous gagner ici même. Contre cette oppression des personnes, la grève d'Arvida restera un témoignage mêlé comme toute chose humaine, mais une affirmation de dignité dans la défense de la condition humaine. Le Royaume du Saguenay renferme une population fière, saine, robuste, généreuse, chrétienne, qui ne se laissera pas imposer un joug inhumain mais saura vivre librement dans un monde transformé.

LA SUISSE ET NOUS

René FANDRICH

LA Suisse a 650 ans. Cet anniversaire a été célébré de façon grandiose dans le pays de Guillaume Tell et aussi dans les colonies suisses à l'étranger. De Bâle à Lugano, de Zurich à Genève, partout on a allumé les feux du 1er août en souvenir du serment du Gruti; partout aussi, on aura remercié la Providence d'avoir préservé le pays une fois de plus des horreurs de la guerre.

Le 1er août de chaque année est fêté avec beaucoup d'éclat; celui de cette année a revêtu une ampleur beaucoup plus marquée. Les fêtes s'ouvrent ordinairement par des messes en plein air et des cérémonies religieuses et militaires, parfois communes aux deux religions. Puis des sermons, des discours patriotiques, des défilés militaires: en un mot, tout ce qui sert à raviver la foi en la patrie et à tremper la volonté de la défendre. Elles se continuent, dans l'après-midi et la soirée, par de grandes parades aux flambeaux. Toute la population y participe sous la direction de l'instituteur dans les petites villes et les villages, sous celle du maire dans les plus grandes villes. Ce sont les enfants des écoles qui battent la marche; viennent ensuite les associations locales: sociétés de tir, sociétés de chant et de gymnastique, sociétés de football, jeunesses catholiques, chœurs d'église, etc. Au cours du défilé, l'instituteur, qui est censé représenter la patrie, ne manque jamais de prononcer le discours patriotique d'usage. Voici en substance ce qu'il a dû rappeler à ses auditeurs:

« Le 1er août 1291, trois hommes se réunissaient sur le mont Grutli: un d'Uri, un d'Unterwald (forêt d'en-bas) et un de Schwytz (ville qui a donné son nom à la Suisse); ils brisaient les chaînes qui les liaient aux Habsbourg d'Autriche et formaient entre eux une alliance perpétuelle, scellée par l'historique *serment de Grutli*. La Confédération suisse était constituée; l'union de trois tout petits cantons: Uri, Schwytz et Unterwald, lui a donné naissance.

« En même temps, les trois signataires du pacte créaient et adoptaient la devise: «Un pour tous, tous pour un.» Dans la simplicité de cette cérémonie et le caractère religieux de ce serment de fidélité, n'avons-nous pas le secret de la permanence du pacte.

«Une fois scellée, cette alliance s'est étendue à d'autres cantons: Glaris, Zoug et Berne, d'abord, qui, l'un après l'autre, ont sollicité leur entrée dans la Confédération. Les années s'écoulant, de nouveaux membres venaient se greffer sur la Confédération, tels les enfants dans une grande famille. Ces nou-

velles adhésions n'étaient le fruit ni de conquête, ni de contrainte; elles étaient libres, tandis que leur acceptation se faisait par voie de referendum populaire. Il est même arrivé, comme nous le verrons plus loin, qu'un pays, le Grand Duché de Liechtenstein, sollicitant son entrée dans la Confédération suisse, ait été refusé par le referendum populaire. Il faut donc avoir certaines qualités pour appartenir à la démocratie suisse.»

« Quelle belle origine et quelles saines traditions! Mais aussi quelles leçons pour les assoiffés de conquêtes qui, pour des motifs inadmissibles ou du moins très insuffisants, ne craignent pas de mettre à feu et à sang des pays, voire des continents entiers et de fouler aux pieds leur droit à la paix et à la tranquillité. Ceux-là n'ont adopté que la deuxième partie de la devise suisse: *tous pour un.*»

Et l'orateur conclut son discours patriotique en célébrant la fidélité six fois séculaire de la Suisse à son serment de Grutli. Elle n'a jamais pris les armes que pour se défendre, car le pacte des trois cantons est unilatéral et ne vaut que pour la défense: une guerre d'agression serait-elle déclarée par le gouvernement fédéral suisse que les cantons ne seraient pas tenus d'y participer, ce qui, évidemment la rend impossible.

Se défendre, pour elle, signifie sauvegarder l'intégrité et la souveraineté du pays. Elle y a remarquablement réussi puisque, Napoléon I excepté, aucun conquérant étranger n'a foulé son territoire, malgré les tentatives nombreuses de ses voisins: guerre contre les Habsbourg, guerres de Bourgogne, de Souabe, d'Italie . . . Se défendre, c'est aussi veiller sur ses droits religieux: les papes ont toujours rendu hommage à la bravoure et à la fidélité des soldats suisses qui sont à leur service. L'actuelle garde suisse pontificale — dans laquelle ma famille par exemple a toujours eu des représentants depuis le pape Jules II — est aujourd'hui encore le symbole de cette fidélité historique. Plus près de nous, n'a-t-elle pas prouvé qu'elle entendait bien défendre ses institutions démocratiques en expulsant de son territoire les torches révolutionnaires qu'étaient Lénine et Rosa Luxembourg (1917) et en mettant hors la loi les adeptes du communisme et du national-socialisme allemand.

En Suisse, le proverbe: « Si tu veux la paix prépare la guerre » est bien connu. Il est significatif que le sport national soit le tir au fusil militaire! Quoiqu'il en soit, la Suisse a échappé depuis cent cinquante ans aux malheurs de la guerre. Ses fils en attribuent volontiers la cause à la solidité

de leurs institutions démocratiques comme à leur fidélité vigoureuse à la religion et au patriotisme de leurs ancêtres du Grutli.

Et puisqu'il est question de guerre, n'est-il pas à propos de nous demander quels peuvent être aujourd'hui les sentiments des Suisses à l'égard de leurs voisins. J'ai souvent entendu dire que les Suisses de langue allemande sont germanophiles et ceux de langue française (les Suisses romands, comme on les appelle) de tendance francophile. Il pouvait en paraître ainsi avant 1914 à cause de l'influence considérable exercée par la presse allemande et française. Cependant, même à cette époque, la Suisse romande, très attachée à la religion catholique, était loin d'accorder toutes ses sympathies à la France, officiellement athée depuis Combes. Et pourtant, lors de l'invasion de la Belgique, en 1914, il y eut un mouvement d'opinion assez violent contre l'Allemagne et ses alliés qui s'étendit à toutes les parties de la Suisse. Mais il faut y mettre une nuance: ce n'était pas tant l'Allemagne que l'on détestait que la Belgique que l'on aimait. Ces sentiments d'ailleurs très naturels et humains n'entamaient en rien l'idéal patriotique très ancré dans le cœur de chaque Suisse.

Aujourd'hui, il en est à peu près de même. D'abord, tout le monde est anglophile, probablement parce que les touristes anglais apportent à la Suisse leur argent en abondance et aussi parce qu'il n'y a aucun danger d'invasion de ce côté. La France et tous les autres pays soumis à l'Allemagne sont sans aucun doute l'objet de sentiments bienveillants de la part de la Suisse: la chaude réception ménagée en juin 1940 aux Polonais et aux Français qui durent se réfugier dans le Jura bernois en témoigne. Quant aux Allemands, les exigences de la politique de neutralité poussée à ses dernières limites interdisent aux Suisses de les détester, mais on les craint terriblement. On saisit partout une profonde méfiance vis-à-vis du nazisme et du fascisme, car aucun peuple n'est resté plus attaché au véritable idéal démocratique que le peuple suisse. C'est aussi en Suisse que la démocratie a le mieux résisté aux attaques pernicieuses des puissances occultes et aux abus de la finance internationale. C'est presque une insulte là-bas que de demander à un citoyen s'il est Suisse romand, Suisse allemand ou Suisse italien. Il est Suisse, tout court, patriote jusqu'à la moelle de ses os.

Inutile de rappeler ici les sentiments du peuple suisse à l'égard du communisme. Chacun sait qu'après la tentative de révolution communiste de 1917, dont Lénine fut l'âme, ce dernier fut proprement expulsé du territoire (il vivait alors à Genève); en outre, dès cette époque, toutes relations avec le gouvernement russe furent rompues et elles le

sont encore. Les idées subversives ne germent pas facilement dans les montagnes suisses.

Ce fait est dû à de multiples causes. La première réside dans la valeur de la constitution du pays qui est remarquable: plusieurs républiques de l'Amérique latine s'en sont largement inspirées. La législation sociale est particulièrement abondante: ainsi il existe depuis près d'un demi-siècle en Suisse une loi d'assurance-chômage. Il n'y a pas de grande richesse, encore moins de grande pauvreté; la mendicité y est interdite. La politique y est très stable et indépendante des puissances d'argent. Quatre partis politiques à peu près d'égal force se partagent les élus du peuple qui sont choisis d'après le système de la représentation proportionnelle. Durant ces vingt dernières années, les divers partis ont maintenu, à quelques unités près, leurs effectifs. Les ministres, appelés conseillers fédéraux, sont réélus tous les trois ans, mais en pratique ils sont nommés à vie. En temps de guerre, mais alors seulement, on nomme un général, dont les pouvoirs sont très étendus. Voici qui illustrera la bonne entente qui existe entre les diverses races: au début de la présente guerre, le président de la Suisse était un citoyen de langue italienne et de religion catholique, M. Motta, le chef de l'armée, un Suisse romand de religion protestante, M. Guizan, et le chef de la Cour suprême, un Suisse de langue allemande.

Le soldat suisse se fait un honneur de servir son pays; c'est avec plaisir qu'il fait son « école de recrues » et ses « cours de répétition », malgré la discipline extrêmement sévère qui y règne. L'idéal du devoir patriotique est tellement ancré dans la masse que la jeune Suissesse en quête d'un mari dédaignera le jeune homme inapte au service militaire. L'armée suisse est très bien entraînée et peut compter sur un matériel de guerre de premier ordre. On rapporte à ce propos l'anecdote suivante. Guillaume II, qui préparait sa guerre de 1914, cherchait à savoir si, pour entrer en France, il lui serait plus avantageux de passer par la Belgique ou par la Suisse. Il se fit donc inviter à assister aux manœuvres militaires des deux pays. Or, lors de l'inspection d'un bataillon de Berne, voyant un beau soldat de six pieds au garde-à-vous, il lui demanda:

— Combien y en a-t-il comme vous dans l'armée suisse ?

— Deux cent cinquante mille, répondit le soldat.

— Si j'envoyais cinq cent mille de mes troupiers contre la Suisse, que feriez-vous ?

— Nous serions obligés de tirer chacun deux cartouches, de reprendre le soldat imperturbablement.

L'histoire est-elle exacte? Quoi qu'il en soit, Guillaume II a passé par la Belgique.

Les divergences de race, de politique et de religion, tout comme les tendances particularistes

de canton ou de région, se fondent dans le creuset de l'amour de la patrie. Tout dernièrement, un journaliste de Montréal, de passage en Suisse, se plaisait à poser la question suivante: « Etes-vous anglophile? Invariablement, la réponse fut la même et presque dans les mêmes termes tant le peuple pense à l'unisson: « Je suis pour la Suisse », « Ich bin fuer die Schweiz », « Sono per la Svizzera ». Le patriotisme est intégral, la neutralité complète.

Oui, la Suisse est bien unie, devant le danger surtout. Elle s'est d'ailleurs toujours appliquée à fortifier sans cesse cette unité. Un événement politique de date récente montrera la ferme volonté du peuple suisse d'éviter tout geste qui pourrait compromettre l'unité intérieure. C'était en 1923. Le Grand Duché du Lichtenstein venait de solliciter son entrée, à titre de vingt-troisième canton, dans la Confédération suisse. Or, comme la langue parlée au Liechtenstein était celle de la grande majorité du peuple suisse, l'affaire devenait très délicate pour les minorités qui pouvaient craindre une diminution correspondante de leur influence. L'opinion publique s'agita. Les journaux des minorités menèrent si rondement la campagne que le jour du vote populaire, la demande fut rejetée: la majorité de langue allemande avait reconnu la justesse des arguments des minorités.

Et cette *unité* dans le sentiment patriotique n'est aucunement diminuée par la *diversité* des races, des langues et des religions; elle n'est pas non plus menacée par la multiplicité de ses partis politiques, ni par les aspirations particulières de ses 22 cantons. Il y a, en effet, quatre langues officielles qui sont, par ordre d'importance: l'allemand (2,900,000), le français (850,000), l'italien (250,000) et le romanche (45,000). Cette dernière langue n'est devenue officielle que depuis trois ou quatre années. Il y a, en outre, une bonne demi-douzaine de dialectes très répandus à la campagne surtout. Ainsi il y a les patois de Fribourg, du Jura bernois et du canton de Vaud, pour la langue française; puis le « Bernertutsch » et le « Zuerchertutsch », pour la langue allemande, qui sont parlés par près de la moitié de la population suisse. Ils portent le nom générique de « Schwytzertustsch » ce qui a donné naissance à la croyance, assez répandue au Canada, qu'il y a une langue qui s'appelle le suisse.

Il y a deux religions, le catholicisme et le protestantisme, qui se partagent à peu près également la population. Le trait caractéristique, toutefois, c'est que les Suisses romands sont en majorité protestants. C'est pourquoi ici dans la province de Québec, on parle généralement d'un Suisse comme d'un protestant.

Les Juifs sont peu nombreux (5,000) et généralement assez bien acclimatés. Leur influence, en

dehors du commerce, est à peu près nulle: la Suisse n'est certainement pas leur pays de prédilection. On ne peut malheureusement pas en dire autant de la franc-maçonnerie dont les ramifications s'étendent à tous les domaines et plus spécialement à l'éducation où elle joue un rôle puissant et mal-faisant. L'opinion publique s'en est alarmée et en 1940 on a essayé, sans succès d'ailleurs, de la faire mettre hors la loi. Mais hélas! ne faut-il pas un chardon dans un jardin d'œillets.

« L'unité dans la diversité », comme le disait récemment à Montréal M. Oskar Halecki, l'éminent historien polonais, sont les deux dominantes de la vieille civilisation européenne. Y a-t-il un pays où cette double caractéristique s'applique mieux qu'à la Suisse ?

Et nous du Canada, ne pourrions-nous pas y puiser une leçon extrêmement profitable? Nous avons aussi la *diversité* de races et de religions, de cultures et d'aspirations, et nous ne pouvons que remercier la Providence d'avoir doté notre pays du double patrimoine des deux plus belles civilisations modernes.

Mais avons-nous l'*unité*, l'unité complète dans la tranquillité, la confiance mutuelle et le même idéal patriotique comme en Suisse? Il est permis d'en douter. Je crois même que les Canadiens français ne sont pas près de donner leur adhésion à une certaine conception de l'unité telle que la rêvent un trop grand nombre d'Anglo-canadiens. L'esprit de conquête, pierre d'achoppement de l'unité nationale, n'a pas encore été extirpé partout ni complètement. Pourquoi nos lois, comme celles de la Suisse ne garantiraient-elles pas mieux les droits de la minorité? Pourquoi ne prévoiraient-elles pas une répartition plus équitable des emplois publics? N'est-ce pas la manifestation d'un esprit de conquête encore vivace que d'argumenter ainsi: « Vous représentez 30% de la population, on vous donne 30% des positions ». Les Canadiens français ne pourraient-ils pas rétorquer au groupe anglo-canadien: « Vous n'êtes que 50% de la population, vous aurez votre 50% des positions. Pourquoi, en effet, les Polonais, les Italiens, et tous les autres Européens sont-ils sur votre liste plutôt que sur la notre ».

Pourquoi aussi lorsqu'un poste nouveau devrait être occupé par l'un des nôtres, tous nos journaux, comme en Suisse, ne réclament-ils pas « comme un seul homme », le respect de ce droit? Pourquoi la politique chez nous joue-t-elle le même rôle néfaste que la franc-maçonnerie en Suisse ?

Ayons confiance cependant: on nous dit que de la guerre sortira un Canada plus uni, plus beau et plus riche. Nous pourrions alors nous approprier la devise suisse: « Un pour tous, tous pour un ».

LE CINÉMA

Jean VALLERAND

MORALE vs FINANCE. Le cinéma américain serait-il à bout d'inspiration? On ne pourrait, sans témérité, l'affirmer catégoriquement; il faut bien reconnaître toutefois que l'imagination des scénaristes traverse une période d'obscurité. Depuis deux ans on a repris quantité d'anciens films à succès de l'écran muet et la seconde édition a souvent été bien inférieure à la première tant au point de vue mise en scène, découpage, qu'au point de vue jeu des acteurs. En escomptant que la popularité de certains acteurs-étoiles servirait d'excuse à toutes les banalités, on a même tenté de faire renaître de ses cendres le film *western*. Ce sont là des symptômes qui indiquent la faiblesse de pouls du septième art étatsunien.

Les scénaristes et surtout les *producers* qui y allaient de leur poche se sont bien rendu compte du malaise. Ils ont compris qu'il fallait chercher quelque chose de neuf. Ils ont cherché et ils ont trouvé.

Ils ont trouvé une nouvelle formule, exploitée depuis dans ce qu'on a baptisé du nom élégant de *sex films*. Point n'est besoin de définir le *sex film*; le terme parle par lui-même. Qu'il nous suffise de mentionner *That Thing Called Love* et *The Lady Eve*, et le lecteur comprendra immédiatement de quoi il s'agit.

Par malheur pour les *producers* et par bonheur pour la morale, la nouvelle formule n'a pas rapporté les dividendes que l'on espérait. Dans une enquête conduite aux États-Unis par le docteur George Gallup, on a constaté que les *sex films* ne plaisent pas au public. (Cf. *Decency and Dividends, Catholic Digest*, juin 1941.) De cette enquête il ressort que les clients réguliers des salles de cinéma préfèrent des films comme *Boom Town*, *Knute Rockne*, *Northwest Passage*, *Rebecca*, *Strike Up the Band*, *The Fighting 69th*. Les films de la série Andy Hardy ont attiré plus de spectateurs que n'importe quel *sex film* lancé à grand renfort de publicité tapageuse. Les films *Boys' Town* et *Men of Boys' Town*, qui racontaient les expériences sociales du père Flanagan, ont remporté un tel succès que certaines sociétés protestantes se sont effrayées et qu'elles ont obtenu, à la suite de je ne sais quelle diplomatie, qu'il soit désormais interdit de portraiturer à l'écran un prêtre catholique.

L'enquête Gallup montre que le public américain n'éprouve aucun engouement pour la comédie bourgeoise à triangle. Il préfère ces histoires où, au milieu d'une nature hostile, des personnages rudes s'affrontent et luttent jusqu'à la victoire du plus courageux.

Le cinéma est une affaire comme une autre et nous admettons que les films doivent rapporter des dividendes. Le problème consiste à produire de beaux films qui soient en même temps des films à succès. Les *sex films* sont parfois « montés » avec une grande maîtrise par des directeurs au métier indéniable. Cela ne les rend ni beaux ni acceptables. Même si la question morale les inquiète peu, les *producers*, quand ils consulteront leur comptabilité, se verront forcés d'abandonner une formule d'inspiration qui n'a pas amélioré les bilans financiers des compagnies de cinéma. Ils se souviendront ensuite que l'immoralité ne paye pas.

LE RÉCIF DE CORAIL. Jean Gabin a déjà affirmé qu'il entendait bien n'accepter de rôle que dans des films où il pourrait assassiner quelqu'un. Il faut avouer que monsieur Gabin descend son prochain avec un suprême réalisme. Ce n'est pas une excuse à ce que je suis tenté d'appeler un cabotinage morbide. *Le Récif de Corail* est un film parfait pour tout ce qui a trait à la mise en scène, aux éclairages, à l'interprétation, au découpage. C'est, malgré tout cela, une histoire moche.

CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES. Un procureur de la république retraité, amoureux fou de son métier, tombe au milieu d'une bande d'apaches qu'il entreprend de ramener dans le droit chemin; il y réussit. Ce n'est rien, mais c'est joué par Michel Simon et Arletty. Le film contient de bons mots, quelques situations amusantes, plusieurs passages canailles et surtout un riche vocabulaire argotique. L'ensemble n'a aucune prétention artistique mais constitue un film que l'on suit avec intérêt.

THAT UNCERTAIN FEELING. Encore une histoire à triangle. A la fin tout s'arrange; ce n'est malheureusement pas à cause des liens du mariage mais bien par la faute du troisième partenaire, loufoque au possible. Cette comédie aurait été parfaite si l'on n'y avait introduit un divorce. Lubitch, qui a dirigé le film, n'a rien gagné à marier deux de ses personnages. Le duel de deux hommes amoureux de la même femme aurait fourni des situations tout aussi cocasses si l'affaire s'était nouée entre célibataires. Et la morale aurait été sauve. Le film laisse une certaine impression de malaise, de dégoût, pour tout dire, que la fin ne parvient pas à faire oublier. C'est dommage, car autrement *That Uncertain Feeling* aurait été une des meilleures comédies de l'année.

FANTASIA. Ce film a fait couler beaucoup d'encre. Nous n'entendons pas ici trancher toutes les discussions qu'il a soulevées. Disons cependant que si on avait déjà essayé de commenter par le dessin animé des œuvres musicales, jamais encore on n'était parvenu à la beauté artistique atteinte par Disney. La première partie, la *Toccate et fugue en ré mineur* de Bach, introduit quelque chose d'absolument nouveau au cinéma. Si l'on peut parler de cinéma pur, c'est bien le cas ici. Disney a découvert là un champ inexploité et le traitement par le dessin de la *Toccate et Fugue* rappelle et réhabilite certaines inventions des peintres cubistes. L'avenir dira si l'expérience peut être reprise. Le reste est du meilleur Disney, du Disney à la technique encore améliorée, du Disney dont la science et l'art du dessin semblent parvenus à une perfection insurpassable.

Indubitablement *Fantasia* est une œuvre d'une importance capitale dans l'histoire du cinéma. Il est prématuré de prédire son influence. Contentons-nous de recommander à tous de ne pas manquer de voir ce film qu'on peut sans crainte qualifier de chef-d'œuvre.

EN GASPÉSIE COOPÉRATIVE

Emile BOUVIER, S.J.

POUR la troisième année consécutive, l'École des Sciences sociales de l'Université Laval de Québec clôt son année scolaire par un voyage d'exploration sociale et économique.

Après Antigonish (1939), la région du Saguenay et du lac Saint-Jean (1940), c'est la Gaspésie. Il s'agissait de prendre contact avec les réalisations coopératives de l'immense péninsule: coopératives de consommation, coopératives de pêcheurs, coopératives forestières.

Voyage très instructif, accompli dans un décor inoubliable de richesse et de pittoresque. Les « sociaux » puisèrent dans l'observation personnelle des organisations de la région une solide confiance dans l'avenir de la province.

Une cinquantaine de barques nous attendaient à l'Anse-aux-Gascons. Joyeuses comme à un jour de mariage, parées de drapeaux et d'oriflammes, elles accueillèrent les pèlerins de la coopération. Tout un peuple de pêcheurs, hommes, femmes et enfants, allait et venait: quelque chose de grand allait se passer dans ce coin si retiré de la Gaspésie. Soudain les moteurs démarrent et la procession des barques sort lentement de l'anse, pendant que s'avance la figure souriante du pasteur tout blanc et tout jeune de joie. Par trois fois, S. Exc. Mgr Ross, l'évêque des pêcheurs, élève la main; sa voix de pasteur lance en pleine mer le *Benedictio Dei*... et les barques emportent avec elles dans leur sillage la bénédiction du Ciel et de leur père.

Puis les visiteurs se mêlent aux pêcheurs; ceux-ci sont heureux et fiers de raconter leurs prouesses et leurs succès. On parle, on interroge, on enquête.

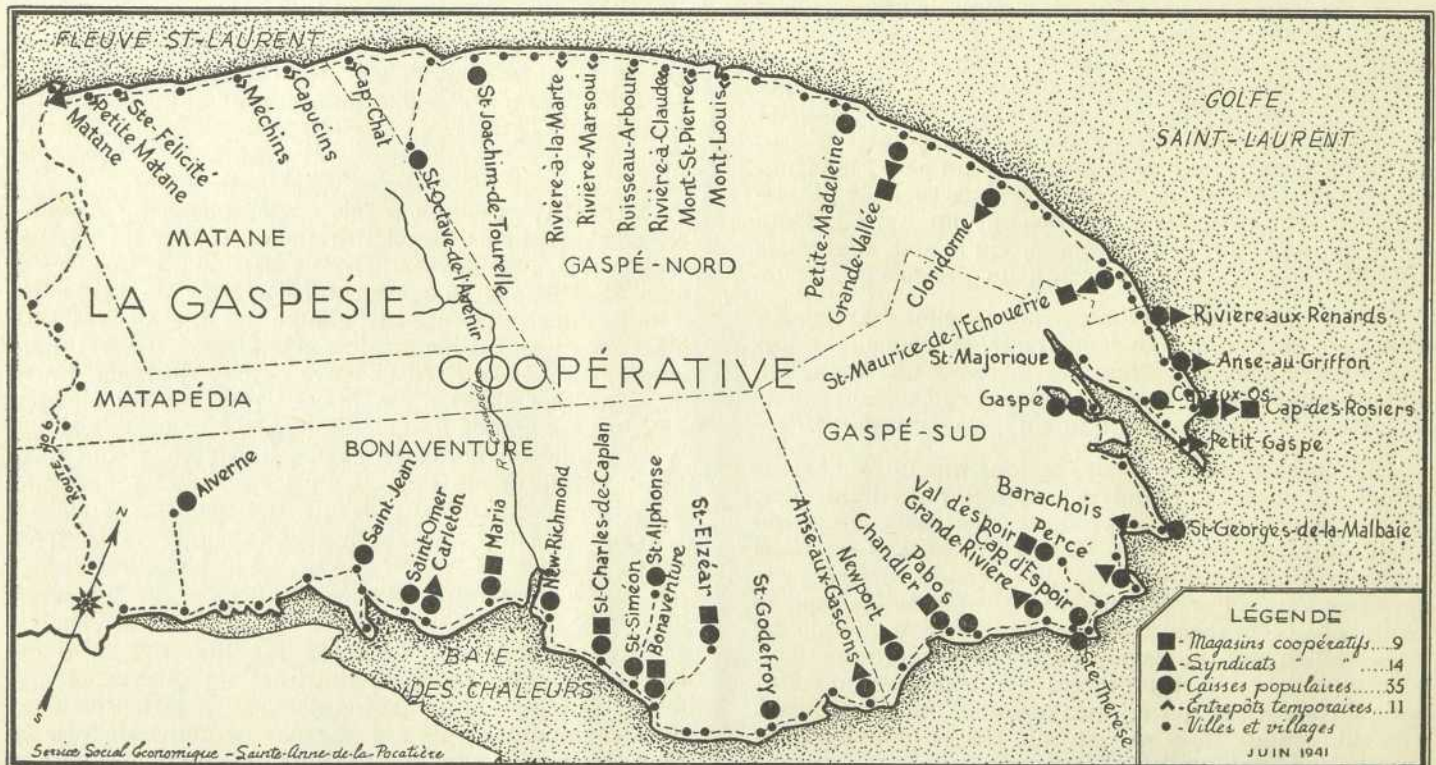
— Mais, que feriez-vous si un marchand offrait pour votre saumon vingt sous de plus que la coopérative?

— On ne lui en vendrait pas une livre, répond un gaillard au ton et à l'air décidés; on nous donnerait 20 sous cette année pour nous en arracher 25 l'année suivante. On a vécu trop longtemps comme des misérables. Autrefois les compagnies nous payaient 9 sous et demi la livre pour le saumon; aujourd'hui la coopérative nous en donne 19 et demi! Et la coopérative, c'est à nous autres.

On retrouve cette même détermination un peu partout: Carleton, Maria, Saint-Charles-de-Caplan, Newport, Grande-Rivière, Percé... Voilà un peuple de pêcheurs en train de se ressaisir et de se libérer.

Il convient ici de rendre au Service social économique de Sainte-Anne-de-la-Pocatière l'hommage d'être le principal artisan de cette libération. Organisé sur le modèle du Secrétariat maritime de Saint-Malo et de l'université Saint-François-Xavier d'Antigonish, il fait partie intégrante de l'École des Pêcheries. Ces deux organismes parallèles fonctionnent dans la plus intime collaboration. L'École des Pêcheries a pour but d'améliorer le sort des pêcheurs par la création de débouchés pour le poisson et par l'amélioration des méthodes de pêche et de manutention. De son côté le Service social économique entraîne le peuple à s'unir, à s'organiser

VUE D'ENSEMBLE SUR LE MOUVEMENT COOPÉRATIF EN GASPÉSIE



et à se former par l'éducation aux méthodes coopératives. En juin 1938, monsieur l'abbé F.-X. Jean en jette les bases; il s'adjoint quelques collaborateurs, l'un pour la propagande des coopératives, l'autre pour celle des caisses populaires, et cette équipe, énergique et confiante, met au service du mouvement coopératif de la Province tous les moyens modernes d'influence: la presse, la radio, le cinéma, surtout l'équipe d'étude. Son dynamisme a littéralement conquis la Gaspésie au mouvement coopératif.

Voici quelques chiffres empruntés au dernier rapport (juin 1941) du Service:

	1938-39	1939-40	1940-41
Syndicats.....	9	11	14
Membres.....	1,503	1,681	1,899
Chiffres d'affaires....	\$187,245.27	\$250,128.83	
Poisson brut (livres)	6,150,000	6,559,171	
Profits nets.....	\$ 19,998.25	\$ 30,442.10	
Ristourne.....	\$ 12,539.98	\$ 28,602.56	

Le profit net de \$30,442.10, d'après le Rapport annuel des Pêcheurs unis de Québec, a été distribué ainsi: fonds de réserve: \$1,412.12; fonds d'éducation: \$282.42; fonds à l'église: \$145.00; ristourne: \$28,602.56.

Un mot d'histoire pour éclairer ce progrès remarquable. Le mouvement coopératif en Gaspésie a débuté dès le mois d'août 1923 sous la direction de Mgr Ross qui désirait ardemment grouper ses pêcheurs en coopératives. Une dizaine de syndicats furent formés au cours de la période 1924 - 1926. En 1924, sept syndicats transigèrent pour environ \$75,000 d'affaires. Malheureusement après une période d'enthousiasme, la plupart de ces coopératives disparurent, soit par manque d'éducation coopérative, de personnel administratif qualifié, soit à cause d'une organisation défectueuse. En fait, une seule a survécu jusqu'à nos jours.

L'inlassable et tenace évêque de Gaspé devait tenter un nouvel effort en vue d'organiser ses pêcheurs. Cette fois, il fait appel à l'École supérieure des Pêcheries de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et lance une lettre circulaire à ses prêtres. Une forte campagne éducative, conduite par le secrétaire de l'École, M. Alexandre Boudreau, aboutit à l'organisation de sept coopératives: Grande-Vallée, Cloridorme, Echouerie, Rivière-aux-Renards, Cap-des-Rosiers, Anse-aux-Gascons et Grande-Rivière. Et afin de donner plus d'unité et de force au mouvement, on les groupe au printemps de 1939 en fédération provinciale des Pêcheurs unis de Québec. La fédération comprend les coopératives déjà mentionnées et la succursale de Matane qui dessert les pêcheurs du comté de Matane et ceux du secteur le plus rapproché du comté de Gaspé-Nord. Les pêcheurs isolés de Bonaventure, de la Baie-des-Chaleurs, de Saint-Siméon et de Caplan ont été confiés aux soins de la coopérative de Carleton.

La vigueur du mouvement est assurée par une forte campagne d'éducation, digne de tous les éloges. Grâce au Service social économique, plus de 205 conférences ont été données de 1938 à 1941 par l'animateur du mouvement, M. Boudreau. Dans le même temps, grâce au concours de l'Aide à la Jeunesse, plus de 222 jeunes pêcheurs de la région ont suivi des cours à Sainte-Anne. De plus, en 1938-1939, on comptait 180 équipes d'études à l'œuvre; en 1939-40, il y en avait 273, et en 1940-1941, 342. 25,000 brochures furent distribuées aux cercles.

Même les enfants ont leur part dans la coopération. A Percé, une coopérative de guides pour le tour de l'île Bonaventure groupe plus d'une douzaine de jeunes.

En costume bleu, debout à l'avant de la barque, le petit guide explique aux touristes la page d'histoire qui a illustré Percé, l'île Bonaventure et le sanctuaire des oiseaux. A la fin de la randonnée, chaque visiteur charmé de ces voix françaises de petits Gaspésiens glisse son pourboire et le petit s'en va à la caisse déposer son revenu dans la coopérative qui redistribue les fonds en parts égales. Ingénieuse trouvaille qui apprend aux jeunes à travailler en équipe.

Un pareil mouvement d'éducation habitue un peuple à relever la tête et à penser par lui-même. C'est sans doute le moyen le plus efficace d'enraciner la coopération dans une région et d'en faire une véritable institution.

A première vue, les statistiques déjà citées donnent l'impression d'un succès facile. Mais les difficultés! D'abord au point de vue financier, les pêcheurs étaient exploités par quelques profiteurs qui paralysaient leur liberté d'action par le moyen de dettes de \$200. à \$300. habilement maintenues. Pour les libérer de cette emprise, le Service social économique organise une forte campagne en faveur de la fondation de caisses populaires. Celles-ci permettent aux pêcheurs d'acquitter leurs dettes et d'organiser en marge de leurs maîtres d'hier les coopératives qui les sauveront.

De même pour les barques. Les pêcheurs devaient donner pour leur location le huitième de leur pêche. Les coopératives leur permettent maintenant de devenir propriétaires de leurs embarcations.

On avait encore trouvé moyen, pour étouffer le mouvement naissant de la coopération, de couper les vivres — en l'espèce, les épiceries — aux pêcheurs qui s'y intéressaient. Un octroi de \$30,000 venu du Gouvernement provincial permit à la Centrale d'avancer aux intéressés \$1.50 le cent livres de poissons par semaine, leur assurant ainsi le moyen de se procurer leurs provisions essentielles, quitte à leur servir plus tard le profit de leurs ventes sous forme de ristourne.

Que dire enfin de la petite politique de clocher, souvent attisée par des commerçants désireux de briser l'effort coopératif en divisant les forces et l'union des volontés? D'autres plus subtils voulaient faire du mouvement une affaire politique. Mais en dépit de tous ces obstacles, le mouvement gagne du terrain.

Comme on pourra s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur la carte ci-jointe, la Gaspésie compte aujourd'hui 9 coopératives de consommation, 14 syndicats coopératifs, 35 caisses populaires.

Deux initiatives méritent une mention spéciale: la coopérative forestière de Grande-Vallée et la Linerie coopérative de Kamouraska. Cette dernière débute avec 28 membres en 1938; elle en compte 430 en 1941 et le revenu brut par arpent était de \$42.44 en 1938, \$93.13 en 1939, \$74.08 en 1940. Innovation prometteuse quand on songe que 90% de la production mondiale du lin vient de Russie.

Voilà quelques rapides observations recueillies au cours de ce voyage si inspirateur. Cette randonnée a soulevé d'enthousiasme et d'admiration tous les pèlerins, étudiants et autres. Elle a été un encouragement et un stimulant pour les coopérateurs de la Gaspésie. Partout la chaleureuse parole du Père Lévesque relançait l'enthousiasme. Et les Gaspésiens laissaient pénétrer jusqu'au fond de leur cœur ce témoignage de fraternité et d'affection. Si bien que S. Exc. Mgr Ross ne cessait de redire: « Vous ne savez pas quel réconfort vous apportez à mes ouailles et quelle consolation vous procurez à un évêque qui soutient cette cause depuis 25 ans! »

HORIZON INTERNATIONAL

ÉTATS-UNIS

RAPPORTS AVEC L'AMÉRIQUE LATINE. A partir du mois d'octobre de cette année, la *Catholic Students Mission Crusade* commencera à émettre des *Good Will Programs* destinés aux catholiques de l'Amérique du Sud. Les jeunes catholiques américains parleront à WLWO (Cincinnati), un des postes à ondes courtes les plus puissants des États-Unis. Vingt-cinq postes émetteurs, groupés dans une chaîne inter-américaine, reproduiront ces programmes dans les pays suivants: Mexique, Guatemala, San Salvador, Honduras, Costa Rica, Panama, Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Cuba et Porto Rico.

D'autre part, comme nous l'avons observé en d'autres occasions, les catholiques d'Amérique latine s'irritent de plus en plus de la propagande protestante qui vient chez eux des États-Unis. Le bulletin *Pro Ecclesia*, dans son numéro de mai, signale qu'il y a déjà au Brésil environ trente dénominations diverses "Made in England" et "Made in U.S.A." (il n'est pas difficile de noter le sarcasme qui apparaît dans ces deux expressions). Ce sont les suivantes: méthodiste, baptiste, presbytérienne du Christ, presbytérienne indépendante, presbytérienne conservatrice, presbytérienne du calice commun, congrégationaliste, évangélique chrétienne, épiscopaliennne, anglicane, luthérienne évangélique (missouriens), luthérienne de Ste Catherine (crypto-calviniste), évangélique allemande, Armée du Salut, Adventistes du 7e jour, Assemblée de Dieu (secte pentecostale), Frères Unis, Nouvelle Jérusalem, Science chrétienne, Union Church, Mormons, Témoins de Jéhovah, Église évangélique du Dr Michel, Holiness Church. Importations récentes: 70 missionnaires mormons, temple swedenborgien, temple adventiste, missions motorisées dans l'Amazone.

Le petit bulletin *Pro Ecclesia*, auquel nous empruntons ces détails est l'organe du *Secrétaire national de Défense de la Foi*. Il est publié tous les mois à 100,000 exemplaires et distribué gratuitement. Dans le numéro de mai 1941, le rédacteur, P. César Dainese, publie des extraits de lettres envoyées à la rédaction par le cardinal Leme, 10 autres archevêques, 29 évêques: total, 40 évêques qui se solidarisent avec les campagnes de *Pro Ecclesia*. Les protestants et autres qui s'en vont évangéliser le Brésil sont peut-être poussés par les meilleurs motifs du monde. Il est manifeste qu'ils augmentent considérablement le ressentiment des Brésiliens contre l'Angleterre et les États-Unis.

Vie catholique. Les catholiques orientaux célébrèrent un premier « Congrès eucharistique de rites orientaux » à Chicago, en juin. Les deux groupes principaux qui furent représentés à ces fêtes furent les ukrainiens et les ukrainiens sub-carpathiques. Les Ukrainiens ont aux États-Unis deux évêques, 94 prêtres séculiers, 12 religieux, 132 églises, 1 séminaire, 68 séminaristes, 2 écoles supérieures, 85 écoles paroissiales, 2 orphelinats, 1 asile de vieillards. En tout, 293,050 fidèles.— Les Ukrainiens sub-carpathiques ont un évêque, 135 prêtres séculiers, 4 religieux, 183 églises, 101 écoles paroissiales, 1 orphelinat, environ 260,000 fidèles. Ukrainiens et Ukrainiens sub-carpathiques célèbrent les offices suivant un rite identique. C'est le vieux rite grec, dans sa forme slave, adapté par le concile de Zamosc au XVIIIe siècle. Des innovations assez importantes furent introduites, à cette époque, du rite latin. En plus, il y a aux États-

Unis 5 prêtres de rite oriental qui célèbrent en slavon, mais sans les variantes en honneur chez les ukrainiens. Leur façon de célébrer les offices est en tout point identique à celle qu'observent les Russes orthodoxes. Il y a en plus aux États-Unis un clergé des rites suivants: maronite, melchite, arménien, syriaque. Il y a également des prêtres de rite byzantin qui se servent du roumain comme langue liturgique.

Mgr Ready, secrétaire général de la *National Catholic Welfare Conference*, vient de publier une protestation énergique contre deux *bills*, récemment introduits, qui autoriseraient le transport par la poste fédérale de la littérature et des instruments anticonceptionnels. Les naissances diminuent avec une rapidité inquiétante aux États-Unis. Depuis environ dix ans, la population scolaire de la République voisine a diminué d'environ deux millions. Chaque année, dans les grandes villes, les autorités municipales doivent fermer un nombre d'écoles de plus en plus considérables.

Durant l'été, la populaire *Summer School of Catholic Action*, créée et développée par le P. Daniel Lord, S.J. fera le tour des grandes villes des États-Unis. Voici le programme:

9-14 juin:	Saint-Louis, Mo.
4- 9 août:	Pittsburgh, Pa.
11-16 août:	Boston, Mass.
18-23 août:	Fordham, New York.
25-30 août:	Chicago, Ill.

Les mêmes professeurs vont d'une ville à l'autre, développent partout les mêmes programmes, attirent des foules de jeunes toujours grandissantes. Le programme comporte des exercices spirituels, des séances d'étude et, le soir, des divertissements où de nouvelles formes de récréation sont inventées et mises au point par quelqu'un des professeurs. Ces *Summer Schools* sont de plus en plus populaires; plusieurs milliers de jeunes gens et de jeunes filles les suivent. En 1939, quelques Montréalais allèrent à New York; l'an dernier, il y eut une imposante délégation.

MEXIQUE

COMMUNISME. L'opinion publique réclame de plus en plus la suppression du Parti communiste (*Hoy*, 28 juin). Vers la fin de juin, le député Carrola Antuna publia un document, apparemment authentique, dans lequel les conclusions du dernier congrès communiste étaient résumées; le document fit sensation. En même temps, le chef sinarquiste, Salvador Abascal fit paraître un long manifeste dans lequel il rappela les manœuvres communistes durant les cinq dernières années, prétendit que seul, le pacte Hitler-Staline empêcha la conquête du pouvoir au Mexique par le communisme. Il conclut son manifeste en demandant: 1. la dissolution du parti communiste, car il constitue un péril pour la sécurité intérieure du pays; 2. la suppression du parti révolutionnaire mexicain au pouvoir depuis Calles, car il est l'instrument du communisme; il permet l'action camouflée des communistes; 3. la dispersion des milices ouvrières rouges, car elle sont une armée au service d'une puissance étrangère; 4. l'expulsion des communistes et des cardenistes des postes qu'ils occupent dans le gouvernement et les syndicats.

Sinarquisme. Le mouvement sinarquiste attire de plus en plus l'attention. Trois chefs sinarquistes, repré-

sentant l'organisation établie à Bakersfield, Los Angeles et Fresno (ces trois villes sont en Californie) vinrent récemment à Mexico, donnèrent à *Hoy* le programme de leur mouvement. Le voici d'après le résumé qu'en fait cette revue (28 juin) : 1. note de lâcheté pour quiconque ne croit pas à la résurrection de la patrie; 2. foi absolue dans la destinée supérieure de la patrie; 3. subordination des intérêts privés aux intérêts supérieurs de la patrie; 4. condamnation du communisme, affirmation du nationalisme; 5. rejet de la classification de révolutionnaires, réactionnaires, gens de gauche, gens de droite; unique distinction entre Mexicains et anti-Mexicains; 6. rejet de tout symbole étranger: croix gammée de Hitler, étoile rouge communiste; le symbole unique est l'aigle mexicaine; 7. affirmation du droit à la propriété; 8. révolte contre un état social où les possesseurs sont peu nombreux, — les dépossédés, nombreux; 9. mêmes sacrifices consentis de la part du capital et du travail; 10. condamnation de la lutte des classes et appel à l'unité nationale; 11. lutte contre l'exploitation d'une classe par une autre; 12. lutte pour que le Mexique soit émancipé de la tutelle étrangère, pour qu'il jouisse de la liberté intérieure; 13. réclamation pour le Mexique de sa véritable indépendance politique et économique; 14. lutte contre les dictatures et la licence; 15. rejet de l'État non-interventionniste, des États despotiques qui absorbent les activités individuelles, asservissent les volontés, tuent l'initiative privée; 16. gouvernement juste, fort, respectable pour le Mexique.

Ces revendications pourraient être proposées en grande partie par n'importe quel parti politique. Il est plus important d'analyser la forme concrète de l'action politique sinarquiste, le type de gouvernement que ce mouvement veut instaurer. Sur ces choses, le sinarquisme reste silencieux. Dans la catholique *Vida Contemporanea*, le P. Cardoso s'en inquiète. Après avoir cité quelques vagues paragraphes d'un programme sinarquiste, il déclare :

« La seule raison qui se présente à mon faible raisonnement pour motiver ces imprécisions du programme sinarquiste est que ses militants, s'ils disaient quelle forme de gouvernement ils veulent introduire, s'opposeraient directement à l'ordre républicain constitutionnel du Mexique et, naturellement, se mettraient hors la loi. »

« S'agit-il d'amendements à proposer à la Constitution? La chose est légale. Pas besoin de travailler en cachette à cet effet. S'agit-il d'introduire une monarchie absolue ou constitutionnelle? Personne n'y rêve au Mexique. Le corporatisme de type portugais? La chose serait excellente et parfaitement légale.

« Veulent-ils un État totalitaire? Ici me vient la chair de poule. Rappelons avant tout que le totalitarisme d'État est la seule ou quasi-seule forme de gouvernement condamnée formellement, explicitement par l'Église catholique.

« Et voici pourquoi je frissonne quand je songe que les sinarquistes peuvent désirer vraiment le totalitarisme.

« En relisant la littérature sinarquiste, je rencontre presque partout l'expression d'une admiration démesurée pour le totalitarisme allemand ou italien. On sait qu'il n'y a qu'un pas de l'admiration à l'imitation.

« De plus, la déclaration de principes faite par les sinarquistes a quelque chose de tout à fait spécial . . . c'est au pied de la lettre une répétition de la littérature hitlérienne . . . Changeons, dans cette déclaration, le nom de Mexique en celui d'Allemagne et il n'y a rien que le chancelier Hitler n'aurait pu signer de son nom. »

Aussi, le P. Cardoso demande aux sinarquistes de préciser leur programme. La chose est d'autant plus importante que beaucoup identifient le sinarquisme avec l'Église catholique.

URSS **L**A GUERRE survenue entre l'URSS et l'Allemagne a été interprétée de diverses manières dans les pays neutres ou non officiellement belligérants.— Le SAINT-SIÈGE a gardé le silence. Dans son discours du 29 juin, Pie XII a simplement déploré l'extension du conflit, ce qui pourrait être interprété comme une condamnation de l'agression hitlérienne. Il n'a pas fait écho aux prétentions de croisade antibolchévique, émises par les haut-parleurs allemands et italiens.— L'ESPAGNE a adopté la thèse hitlérienne: la guerre russo-allemande est une croisade antibolchévique. On a donc recruté des volontaires, formé une légion bleue. Le 17 juillet, le général Franco prononça un important discours dans lequel il avertit les États-Unis de l'Amérique du Nord de ne pas se mêler de la guerre. En même temps, il suggère aux peuples d'Amérique latine qu'ils ne devaient pas rester indifférents à la croisade anticommuniste hitlérienne. Ce message de Franco à l'Amérique latine n'est pas sans importance. Encore que notre documentation soit trop incomplète pour que nous puissions hasarder une synthèse, les quelques citations suivantes empruntées à la presse mexicaine, permettent de conclure que les catholiques de l'Amérique latine, probablement, se laisseront influencer dans une certaine mesure par l'attitude du général Franco.— MEXIQUE. L'importante revue *Hoy* publia le 28 juin un éditorial dont nous extrayons ces paragraphes :

« Quant au Mexique, le nouveau chapitre de la guerre peut avoir une importance funeste. Il peut impliquer que les laquais de Staline, en pleine décadence, vont ressusciter. Depuis août 1939, quand l'autocrate tartare s'allia avec Hitler, les communistes de notre pays sabordèrent leurs principes, se déshonorèrent devant l'opinion publique. Tout le monde n'eut que du dégoût pour les misérables qui tentèrent de justifier le coup de dague à la Pologne, l'infâme guerre contre la Finlande . . . »

« Nous lançons au Gouvernement un cri d'alarme, pour qu'il se méfie des apôtres qui allaient à Moscou apprendre comment nous nous devons incorporer au prolétariat mondial. Ces apôtres furent déshonorés quand ils applaudirent au crucifiement de la Pologne, à l'étranglement de la Finlande. Que leur patron soit aujourd'hui la victime de son compère d'hier, cela ne leur donne aucun droit à ressusciter. »

Toujours au Mexique, *Vida Contemporanea* (25 juin), catholique, est plus nuancé. Après avoir rappelé qu'il n'y a plus en Europe que deux taches claires (Suisse et Portugal) et deux taches grises (Espagne et Suède), notre confrère continue: « Au milieu de ce chaos, la voix des dominateurs vient de se faire entendre: ils disent que l'heure est venue d'imposer leur ordre nouveau à ce continent réduit en esclavage. Ordre nouveau? Peut-il y avoir un ordre nouveau, un ordre tout court, au milieu de tant de haines et de résistances, d'éléments de mort et de destruction créés par cette guerre? Le silence sur la guerre germano-russe, accompagné d'une dénonciation aussi vigoureuse de l'« ordre nouveau » apparente cet éditorial au discours de Pie XII.

Le soir du 4 juillet, nous entendîmes une émission du CUBA. On célébrait la fête nationale américaine

avec force discours sur la démocratie. Tous les orateurs entendus, après avoir payé leurs respects à la liberté démocratique, firent une charge contre le communisme.

La *Revista Catolica*, revue dirigée par les PP. Jésuites à El Paso pour l'Amérique latine, se limita à poser la question sans chercher à y répondre: « L'agression de Hitler contre la Russie soviétique a placé tous ceux qui s'étaient opposés au communisme, qu'ils fussent individus ou peuples, catholiques ou non-catholiques, dans une situation vraiment difficile et déconcertante. Ils avaient constamment dénoncé le nazisme et le communisme comme les ennemis de la religion et de la société et les avaient placés au même niveau ». L'éditeur alors rapporte trois opinions différentes qui ont cours aux États-UNIS: celle des catholiques groupés autour de Mgr Hurley, qui, tout en répétant leur opposition au communisme, affirment la licéité de la collaboration avec les Soviets: « Hitler continue à être notre pire ennemi, et on doit le combattre avec tous les moyens possibles, même s'il est nécessaire pour cela de faire cause commune temporairement avec les Soviets et lutter avec eux pour résister à l'ennemi commun ». La seconde opinion est celle des vétérans catholiques de la guerre qui, dans une adresse au président Roosevelt, lui demandèrent de « reconsidérer sa décision au sujet de l'aide à prêter à la Russie athée, et de ne pas obliger notre nation à employer ses puissantes ressources en faveur d'une nation qui, par sa forme totalitaire ou son idéologie athée, s'oppose à l'idéal démocratique ». Enfin, la *Revista Catolica* reproduit quelques paragraphes de discours prononcés à Brooklyn par le sénateur Bennett Champ Clark, le P. O'Brien, de l'Université Notre-Dame, Indiana, et le Dr Olson, pasteur de l'église protestante de Brooklyn. Voici ce que déclara le P. O'Brien: « Ni par la propagande, ni par la tromperie, le peuple américain ne pourra être poussé à lutter pour défendre Staline, ennemi du Christ et despote qui tient un peuple de plus de 180 millions d'habitants dans l'esclavage . . . La propagande et les efforts dirigés en vue de nous faire entrer en guerre pour sauver la démocratie et le christianisme ont reçu deux coups mortels. Car il est certain que Staline est aussi fourbe et cruel que Hitler, avec la différence que Staline a une plus grande haine que Hitler pour le christianisme et notre manière de vie démocratique ».

L'attitude des Polonais du Canada. Ils ont posé la question de la façon la plus nette. La *Gazeta Polska* (2 juillet) de Winnipeg rapporte un commentaire du ministre Stronski que nous abrégeons: L'Allemagne et la Russie ne peuvent pas nous faire autant de mal en agissant contre nous séparément, qu'en nous attaquant ensemble. Maintenant qu'ils sont aux prises les uns avec les autres, ils diminueront leur pression sur nous. Il est même possible que l'un des deux côtés, en ce cas, la Russie, découvre qu'il est contraire à son intérêt de nous persécuter. Les Polonais demandent aux Russes que soient libérés ceux qui ont été envoyés aux camps de concentration de Sibérie (plus de 300,000 Polonais ont été ainsi déportés). Le général Sikorski insiste pour que les Russes réparent les dommages causés par leur agression de septembre 1939. Et les Polonais continuent sans hésiter à se battre à côté des Anglais.

ESPAGNE **A**POSTOLAT PARMIS LES ANCIENS « ROUGES ». Deux importants articles parus dans la *Saturday Evening Post*

(28 juin, 5 juillet) ont attiré l'attention sur la famine qui subsiste en Espagne. Deux médecins américains, Dr Carrell et Dr Johnson, firent leur enquête, décrivent une situation lamentable, montrèrent comment la charité chrétienne s'efforçait, difficilement, d'y remédier. D'autres précisions nous arrivent sur l'apostolat dans les milieux populaires dans la banlieue de Madrid. Mgr Leopold Eijo y Garaj, évêque de Madrid, vient d'inviter l'Action catholique à travailler de façon régulière parmi les 300,000 habitants de la banlieue rouge. Avant la guerre, il n'y avait que quatre paroisses dans ces faubourgs. Les syndicats marxistes empêchaient les organisations catholiques de s'occuper d'œuvres. Aujourd'hui, sept paroisses ont été déjà organisées. Les prêtres ont obtenu la permission de dire trois messes chacun tous les dimanches. Les jeunes gens font le catéchisme, les jeunes filles s'occupent d'œuvres sociales.

L'œuvre de « rédemption » établie parmi les prisonniers politiques (voir *l'Espagne au sortir de la guerre*, École sociale populaire, No 309) vient de publier quelques intéressantes statistiques. On sait qu'en travaillant pour l'Espagne, les condamnés politiques diminuent leur peine de moitié: un jour de travail équivaut à deux jours de prison. Deux millions de jours de prison ont été déjà décomptés. 70,000 prisonniers ont été déjà libérés et rendus à leur famille, grâce à l'intervention de l'œuvre. Plus de cinq millions de pesetas, salaire des prisonniers, ont été déjà remis aux familles. On donne aux prisonniers toutes les opportunités de s'approcher des sacrements. Un peu plus de 50% d'entre eux ont accompli, cette année, le devoir pascal. Sur 1,900 qui moururent en prison depuis la fin de la guerre civile, 203 ont refusé les derniers sacrements.

Maintenant que l'accord entre le Saint-Siège et l'Espagne a été conclu, on va pouvoir nommer les évêques aux sièges vacants suivants: Almería, Barbastro, Barcelone, Cadix-Ceuta, Ciudad Rodrigo, Cuença, Guadix, Ibiza, Jaén, Lérida, Orense, Palencia, Sigüenza, Teruel, Seo de Urgel, Vitoria, Zamora. Le siège primatial de Tolède est vacant depuis la mort du cardinal Goma; celui de Tarragone depuis la démission de son titulaire. Dix-neuf sièges seront donc sous peu pourvus d'évêques. Pour quelques-uns d'entre eux, il faudra probablement nommer aussi des auxiliaires.

COLOMBIE **C**AISSES POPULAIRES. Les caisses populaires commencèrent à s'organiser en Colombie (Amérique du Sud) en 1925. D'après le bilan du 30 juin 1940, 142,989 personnes avaient déposé un total de 20,433,767.92 pesos colombiens. La population du pays est de 8,701,816 habitants. L'article de *Revista Javeriana* auquel nous empruntons ces détails met en relief l'œuvre des religieux dans cet apostolat social. Une des caisses populaires les plus importantes est celle du *Cercle Ouvrier* de Bogotà, dirigé par le P. Campoamor, S.J. (17,991 membres, ayant déposé 1,078,792.01 pesos, soit une moyenne de 59.96 par tête). Le *Cercle Ouvrier* de Bogotà, en plus de sa Caisse populaire, a organisé le Secours mutuel en cas de maladie, un bureau de placement, une coopérative de consommation, des écoles, des restaurants pour écoliers, une colonie agricole, des cours du soir, des maisons d'ouvriers, la garde d'enfants sans foyer; en un mot, suivant l'auteur de l'article « il a formé le 'peuple de Dieu' à Villa Javier, en créant des œuvres nombreuses qu'il serait trop long d'énumérer ».

LIVRES RÉCENTS

Cardinal VILLENEUVE: *Le Saint Baptême. Rites liturgiques.*— Québec, L'Action catholique, 1941, 86 p., 19 cm., \$0.40.

Cardinal VILLENEUVE: *Le Sacrement de la Confirmation.*— Québec, L'Action Catholique, 1941, 100 p., 19 cm.

SI LA LITURGIE est le culte public et officiel que l'Église rend à Dieu, ce qu'elle est effectivement, il en résulte que toute l'Église doit y participer. Le fidèle comme le ministre. Encore faut-il que le fidèle comprenne la nature de ce culte, ses rites essentiels et les richesses incomparables que recèlent la Messe, l'Office, les Sacrements. Déjà le Concile de Trente faisait un devoir pour les prêtres d'expliquer au peuple les formules liturgiques de la Messe.

Heureux le peuple fidèle de la Cathédrale de Québec qui a la bonne fortune d'entendre, sur des sujets aussi féconds, la parole autorisée de son cardinal-archevêque. Poursuivant la série de ses Instructions de Carême ou d'Avent, S. E. le Cardinal Villeneuve vient de publier deux petits volumes dont l'un, traitant du *Baptême* (Rites liturgiques), est complément de deux opuscules précédemment parus, et un autre, sur la *Confirmation*.

Les cérémonies du Baptême et les rites circonstanciels de ce sacrement encadrent une instruction canonicom morale sur le rôle, les qualités et les obligations des parrains et marraines. Cette étude est de nature à éclairer singulièrement les parrains ou marraines qui trop souvent donnent l'impression d'accomplir une fonction purement mondaine.

Une division analogue (Rites, Nature, Ministres, Effets) et la même abondance doctrinale se retrouvent dans les quatre instructions sur le Sacrement de la Confirmation.

Des traits édifiants, çà et là, reposent d'une lecture qui reste d'ailleurs toujours facile, grâce à une grande clarté de pensée et à une élégante sobriété d'expression.

Au peuple justement anxieux, et plus qu'on ne le croit généralement, de connaître les données théologiques et l'explication des rites de notre sainte Liturgie, ces deux volumes apportent une lumière et des réponses réconfortantes.

Ces ouvrages seront également utiles aux prêtres, aux jeunes prêtres encore peu familiers avec l'administration des sacrements, aux séminaristes surtout qui trouveront là condensée une somme de renseignements dogmatiques, historiques et pratiques d'une souveraine importance pour le ministère. L'insertion des textes mêmes du Rituel ou du Pontifical ajoutent encore à l'intérêt de ces excellents petits traités écrits avec le « désir d'instruire pour sanctifier ».

Immaculée-Conception

Alfred BERNIER

CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA COOPÉRATION: *La coordination des forces coopératives dans le Québec. Deuxième Congrès général des Coopérateurs.*— Québec 1941. 257 p., 22.5 cm.

GROUPANT en très grande majorité des hommes du peuple déjà engagés dans l'action en qualité de dirigeants de coopératives, le deuxième Congrès général des Coopérateurs se devait d'être à la fois *populaire et pratique*. Il le fut. Rien d'académique ou de livresque dans les travaux présentés: de la doctrine, oui, mais enveloppée de réel, des situations décrites et appréciées, des suggestions concrètes. On sentait chez les rapporteurs des hommes d'action dont toutes les paroles voulaient être des paroles d'action, au service de la cause coopérative.

Le Conseil supérieur de la Coopération livre aujourd'hui ces études au grand public, exclu par définition des

séances du congrès. Un premier groupe de travaux donne le tableau impressionnant du mouvement coopératif dans la province à l'automne de 1940. Un second aborde de front le thème du congrès et traite des « facteurs et moyens de coordination de nos forces coopératives ».

On a été bien inspiré d'ajouter à la suite de chaque étude le compte rendu substantiel des échanges de vues auxquels elle avait donné lieu; c'est peut-être la partie la plus intéressante sinon la plus instructive du volume. On y trouve par exemple une vive discussion sur la meilleure méthode d'empêcher les ventes à crédit dans les coopératives de consommation tout en accommodant les personnes momentanément gênées dans leurs finances: sera-ce par la caisse populaire ou par la caisse-prêt qui avance des petites sommes à court terme sans aucun intérêt (ingénieuse initiative de la coopérative de St-Joseph-d'Alma qui se rapproche singulièrement du fameux *Jewish Free Loan Association* de New York). De même le rapport sur les caisses populaires a déclenché de nouveau la discussion amorcée l'année précédente sur la nécessité et l'opportunité pour les caisses d'élargir leur formule de crédit afin d'assurer un meilleur rendement à notre épargne populaire.

Aucun ouvrage mieux que ce compte rendu de congrès ne peut renseigner sur la situation actuelle du mouvement coopératif dans la province, sur ses tendances et sur les espoirs que l'on peut mettre en lui dès maintenant et pour les jours sombres de l'après-guerre.

J.-d'Auteuil RICHARD

Robert RUMILLY: *Histoire de la province de Québec. T. II. Le coup d'État. T. III. Chapleau.*— Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941. 20 cm., \$1. chacun.

ON AURAIT TORT de prendre à la lettre le titre général de cet ouvrage: *Histoire de la Province de Québec*. Les sous-titres qui appartiennent à l'histoire politique sont beaucoup plus près de la vérité. Procès pour influence indue, campagnes électorales retentissantes où de remarquables orateurs s'affrontaient en des assemblées contradictoires: questions des chemins de fer, question universitaire, coup d'État de Letellier de Saint-Just, administration Joly qui gouverne sans majorité parlementaire, administration Chapleau, autant d'événements qui se placent chronologiquement entre les années 1875 et 1882 et dont l'importance réelle ne correspond pas toujours aux passions qu'ils ont autrefois excitées ni à l'intérêt de curiosité qu'ils sont susceptibles d'alimenter encore aujourd'hui; autant d'événements dont l'ensemble ne constitue pas l'histoire intégrale de la province de Québec à cette époque.

M. Rumilly n'a certes pas la prétention d'avoir lu et analysé toute la documentation relative au sujet. Mais il a eu la rare patience de dépouiller les vieux journaux; il connaît également les autres sources imprimées; il a recueilli sur les hommes politiques des traits de mœurs, des anecdotes piquantes. À l'aide de cette vaste documentation, il compose un récit d'une lecture facile et agréable. Mais la petite histoire des grands hommes politiques semble l'intéresser autant, sinon plus que l'histoire de la Province de Québec. À la page 108 du tome II, il croit utile de rappeler les épithètes accolées au nom de Charles Thibault par ses adversaires politiques: « l'insecticide Thibault », « Thibault-les-Grands-pieds ». Et il ajoute: « D'ailleurs Thibault prenait son parti des sobriquets avec un tel entrain qu'il mettait les rieurs de son côté. Un orateur lui ayant attribué des infortunes conjugales, Thibault répondit qu'il le savait, tandis que son adversaire était dans le même cas sans le savoir ». En quoi pareille répartie et pareille accusation appartiennent

nent-elles à l'histoire de la Province de Québec? Ailleurs l'auteur nous fait part de ses connaissances sur les qualités gastronomiques de nos hommes d'État: « Robustes, ils mordaient dans la vie à pleines dents; c'étaient de gros mangeurs (après la perdrix, la tourtière, après la tourtière, les pattes de cochon, après les pattes de cochon, les beignes!) de gros buveurs et de gros travailleurs. Plus d'un brûlait la chandelle par les deux bouts... Dansereau, le fort gaillard qui pouvait boire deux bouteilles de cognac par jour sans que cela parût trop (seul Cornellier pouvait, sur ce chapitre, lui tenir tête), trinquait avec Arthur Buies, toujours maigre et goux, ou bien avec Hector Berthelot ou bien avec Fréchette. Chapleau et Mercier se tutoyaient, et il arrivait qu'on invitât le curé Labelle auprès de qui les plus gros mangeurs semblaient avoir des appétits d'enfants (III, 55-56.)

L'auteur ne se permet de juger ni les hommes ni les événements: le lecteur prudent usera de la même réserve. Les sources imprimées de cette époque extrêmement violente sont, le plus souvent, partiales; elles doivent être complétées et interprétées par les sources manuscrites que conservent de nombreux dépôts d'archives et qui n'ont pas été suffisamment exploitées.

Dans un ouvrage qui veut raconter sérieusement la grande histoire de la Province de Québec, on est surpris de rencontrer un laisser-aller et une façon de présenter les faits qui paraissent, contre l'intention de l'auteur peut-être, tendancieux. Le sénateur Trudel, par exemple (III, 82-83) est-il traité avec tout le respect qu'il mérite? Et pourquoi cette incursion dans ses malheurs de famille? — Mousseau, député honorable et qui va bientôt devenir le Premier Ministre de la Province passera-t-il dans l'histoire sous le nom de « gros Mousseau »? « Et de ces fines gueules, le gros Mousseau était le prince (III, 12). » C'est encore la « gueule », mais dans un autre tout sens évidemment qui fait le contremaître de chantier. (III, 123).

M. Rumilly a entrepris de nous donner une Histoire politique de la Province de Québec: tâche immense qui fait honneur à son esprit de travail et qui pourrait nous rendre d'incomparables services. Nous espérons que les tomes à venir seront moins anecdotiques, qu'ils traiteront le sujet de plus près.

Collège Sainte-Marie

LÉON POULIOT

GILMARD: *La Vraie France*. — Montréal, Editions Fides, 1941. 204 p., 20.3 cm., \$0.75.

ENCORE UNE FOIS, il est question de renouveau catholique. Psichari, Péguy, Claudel, et avec eux, ici, Bloy, Mauriac, Maritain et Dom Bellot, continuent de susciter des admirations.

Ces monographies, la plupart recueillies dans *JEC*, auxquelles on a ajouté un bon article du P. Legault sur Copeau, un portrait de Pétain et une longue poésie de Roger Brien, s'adressaient à la jeunesse. Le choix des plus pures richesses de la France, le style, le ton triomphant voulaient plaire et rendre service à des jécistes. Pourquoi l'introduction témoigne-t-elle alors que le « dessein initial et central » du volume est de « convaincre les défaitistes — de chez nous et d'ailleurs » — que la vraie France ne s'est pas effondrée?

Changer l'enseigne ne suffit pas. Par souci pour un public plus sobre, il eût fallu laisser s'apaiser les inutiles éloquences et composer avec plus de profondeur. La forme

eût été soumise à la pensée; nul besoin alors pour l'écrivain d'admirer à grands coups de lyrisme pour paraître sincère et de forcer le ton. N'est-ce pas d'ailleurs toute la leçon de Dom Bellot, de Ghéon, de Claudel, de Péguy, de Mauriac et de ces « gracieuses (?) peintures » de Rembrandt: modestie des moyens, amour et soumission devant l'objet.

Les jugements tiennent trop souvent du professeur: sommaires, sans nuance. Il faut traiter avec une immense humilité Platon et saint Augustin, avec plus de déférence Descartes, Leibniz, Blondel, Charlier.

La Vraie France, par les curiosités qu'elle peut provoquer, intéressera dans les collèges ceux qui s'initient aux lettres.

Immaculée-Conception

Luigi d'APOLLONIA

Comte Carlo SFORZA: *Les Italiens tels qu'ils sont*. Montréal, Éditions de l'Arbre, 1941. 208 p., 19 cm., \$1.25.

EN CONTRE-PARTIE à la littérature courante sur l'Italie nouvelle, le noble diplomate, exilé aux États-Unis, nous livre un raccourci intéressant sur les origines historiques, les caractéristiques politiques, linguistiques, sociales et religieuses du peuple italien, sur ses relations avec les peuples voisins et son apport dans l'Europe.

La synthèse, originale à plein, étonnera beaucoup d'esprits et les forcera à reviser, sinon à reformer leurs jugements de valeur. L'Empire romain, époque d'emphase, d'unité artificielle et de décadence, est comparée à l'Allemagne de Guillaume II; les invasions des Barbares se trouvent réduites à leur plus simple expression. Les périodes admirables de l'Italie, ce sont les moments où il y a « désordre et vie », lutte entre les républiques; la culture a fleuri au milieu des guerres civiles. La différence entre le nord et le sud de l'Italie ne provient pas des races ou migrations, mais des États de l'Église qui ont coupé le pays; et Mazzini, loin d'être un anticlérical, serait le fils spirituel de Dante! Combien d'autres « légendes » sont attaquées avec entrain, comme la musicalité de la langue italienne, la discipline apportée par le fascisme, cette « réalité antiitalienne »!

Evidemment l'auteur est trop partisan de la démocratie et de la liberté pour espérer imposer d'emblée ses vues. Jaillies d'une culture véritable, d'une vaste expérience et d'un amour de sa patrie incontestable, elles méritent une considération respectueuse et stimulent d'ailleurs singulièrement la réflexion. On goûtera les fines observations sur la psychologie de l'Italien, son pessimisme ironique sur la littérature dialectale, preuve de vitalité naturelle. Ailleurs on décèle parfois la fermentation de l'exil.

Une idée, fort heureuse, transparait en tout ce développement et fait oublier l'admiration pour l'Encyclopédie, les silences et oppositions par trop systématiques, c'est le patriotisme régional ou le fédéralisme décentralisateur, qu'il se manifeste en dialectes, organisations municipales ou tendances sociales. Voilà qui garde à un pays son visage humain et lui permet d'enrichir la civilisation, commune avec d'autres peuples.

Un pareil livre, paradoxal et léger d'allure, guidera les lecteurs actifs vers des synthèses plus élaborées. Les Éditions de l'Arbre, en le publiant dans leur série des *Problèmes actuels*, ont accompli de la belle besogne.

Jacques COUSINEAU

VIENT DE PARAÎTRE

POLITIQUE ET ÉDUCATION

par le R. P. JOSEPH LEDIT, S.J.

Préface par Mgr Philippe Perrier

En vente à L'École Sociale Populaire \$1.25, \$1.35 par la poste

COMPAGNIE D'ASSURANCE
SUR LA VIE

La Saubegarde

Siège Social
Montréal

Contrats-vie sous toutes les formes — protection familiale — invalidité — double indemnité — pensions avec ou sans assurance — double protection — prime unique — rentes viagères, etc.



ATTENTION AUX DÉTAILS

Aucun détail dans la confection des vêtements **FASHION-CRAFT** n'est trop petit pour mériter la plus grande attention.

Une coupe parfaite et un matériel choisi jouent un rôle dominant dans la fabrication des vêtements **FASHION-CRAFT**, c'est pour cette raison que les gens bien mis adoptent les vêtements **FASHION-CRAFT**.

Quartiers généraux pour vêtements
FASHION-CRAFT

Lechasseur, limitée

974 Ste-Catherine O. 281 Ste-Catherine E.
276 St-Jacques

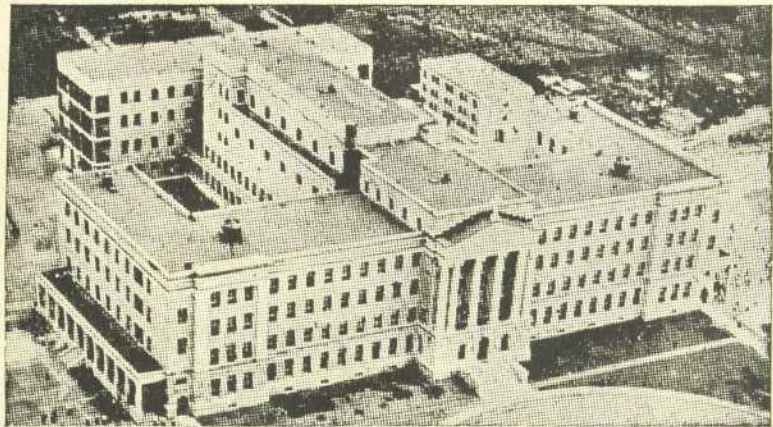
COURS CLASSIQUE

dirigé par les Pères Jésuites

Le Collège Brébeuf inaugure cette année l'application du nouveau système d'études qui prévoit, pour la classe de Belles-Lettres, une bifurcation vers une culture plus scientifique ou plus littéraire d'après les aptitudes des enfants.

Le Corps-école d'officiers canadiens (C.E.O.C.) établi au collège depuis l'an dernier, permet aux élèves âgés de plus de 18 ans, de faire leur entraînement militaire à l'intérieur même du collège.

Les élèves de 12 à 18 ans peuvent s'inscrire dans un Corps de cadets d'aviation qui a pour but, tout en exploitant l'intérêt que portent les enfants à l'aviation, de leur inculquer l'esprit de discipline et de bonne tenue. Les élèves sont absolument libres d'en faire partie et ne s'engagent à rien pour l'avenir.



COLLÈGE JEAN-DE-BRÉBEUF

Construction moderne entièrement à l'épreuve du feu dans le site le plus beau et le plus sain de Montréal.

Les enfants qui ont terminé leur 3^{ème} année d'école primaire sont admis aux classes spéciales, préparatoires au cours classique. On reçoit les enfants, à partir de neuf ans.

Demandez renseignements au R. P. Recteur
3200, Chemin Sainte-Catherine, Montréal

● *Un livre nouveau*
du Père Ledit

Vient de paraître

POLITIQUE ET ÉDUCATION

par le Rév. Père Joseph Ledit, S.J.

Préface par Mgr Philippe Perrier

Les Éditions Beauchemin

Maison fondée en 1848

LE COLLÈGE SAINTE-MARIE COURS CLASSIQUE

1180, RUE BLEURY

MONTRÉAL

LE COLLÈGE DES JÉSUITES

EXTERNAT CLASSIQUE

RUE SAINT-CYRILLE

QUÉBEC

BROUILLETTE, Benoit. — La pénétration du continent américain par les Canadiens français 1763-1846. Préface de M. l'abbé Lionel Groulx. (Coll. de l'ACFAS, n.l.) Montréal, Granger Frères, 1939. 24cm. 242pp. 5 hors-texte, \$1.00.

Cet ouvrage d'histoire et de géographie humaine raconte le rôle important que les Canadiens français, en qualité de traitants, d'explorateurs, de missionnaires, ont joué, durant la période de 1763 à 1846, aux États-Unis, dans l'ouest du Canada, et jusque dans l'Orégon et la Colombie.

GRANGER FRÈRES, Limitée

54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

LA 2171

A l'occasion du cinquantenaire du *Messenger*, faites connaître
les **Éditions du Messenger Canadien**

► **LE MESSAGER
DU SACRÉ-CŒUR**

Revue d'intérêt général. Doctrine, pratique. Organe de l'Apostolat de la Prière et des Ligues du Sacré-Cœur. — Publication mensuelle.

Canada : \$1.00 — Étranger : \$1.20.

► **LES FEUILLETS
D'ACTION CATHOLIQUE**

Pour les Ligueurs du Sacré Cœur et les membres des cercles d'étude. — Les Feuillettes paraissent d'ordinaire cinq fois par année.

\$0.05 pour 2; \$0.25 la douzaine; \$1.75 le cent; \$12.00 le mille.

► **L'ALMANACH
MENSUEL**

Chaque feuillet contient un résumé des intentions du mois de l'Apostolat de la Prière, le Trésor, etc. — Publication mensuelle.

\$0.30 par livret de 15 feuillets.

► **COLLECTION
« SERVICE DE DIEU »**

Volumes illustrés; précieux aux jeunes et aux éducateurs.

\$0.55 l'unité; \$5.50 la douzaine, franco.

► **LE BULLETIN
DES LIGUES**

Bulletin d'étude et d'action pour les Ligues du Sacré-Cœur et les cercles d'étude. — Publication mensuelle.

\$0.50. — Prix spéciaux pour quantités.

► **COLLECTION
« VILLE-MARIE »**

Brochures où revit l'épopée de la Nouvelle-France.

\$0.05 l'unité; \$0.50 la douzaine. \$3.50 le cent.

► **LE BULLETIN DE LA
CROISADE: « VOULOIR »**

Bulletin d'étude et d'action pour les centres de la Croisade eucharistique. — Publication mensuelle.

\$0.35. — 12 abonnements à la même adresse : \$0.25.

► **COLLECTION
« CONSTRUIRE »**

Problèmes de haute politique religieuse et nationale.

\$0.05 l'unité; \$0.50 la douzaine; \$3.00 le cent.

► **LE BULLETIN DE LA
L. M. E. « RAYONNER »**

Bulletin d'étude pour les cercles de la Ligue Missionnaire des Étudiants. — Publication mensuelle.

\$0.35. — 12 abonnements à la même adresse : \$0.25.

► **COLLECTION
« VIVRE »**

Liturgie, biographies, sciences religieuses.

\$0.05 ou \$0.10 l'unité. Prix spéciaux pour quantités.

► **LES TRACTS
DE LA L. M. E.**

Doctrine — Histoire — Saynètes — Chants, etc. Les tracts paraissent d'ordinaire cinq fois par année.

\$0.05 l'unité; \$0.50 la douzaine; \$4.00 le cent.

► **COLLECTION
« MUSIQUE VOCALE »**

« Prier sur la beauté. » (Pie X.)

\$0.10 ou \$0.15 l'unité. Prix spéciaux pour quantités.

Au *Messenger Canadien*, 1961, rue Rachel Est, Montréal - FR. 1189